JE NE SUIS PERSONNE
MAIS UN CHŒUR DE
bacchantes
INTER
GALACTIQUES
fran.

JE NE SUIS PERSONNE
MAIS UN CHŒUR DE
bacchantes
INTER
GALACTIQUES

Ce mémoire est le fruit de mon cerveau quelque peu distrait. Oui, disons ça : *distrait.* J'avais préparé un beau plan comme il faut, comme mes études universitaires — qui sont loin derrière moi maintenant — me l'avaient appris. Je voulais travailler sur

> l'esthétique du fragment en littérature comme métaphore des identités mouvantes et des trajectoires trans.

J'avais toute une série de citations et de noms prestigieux à placer méthodiquement tout au long de mon travail, un bel éventail de gens bien et d'auteurices de talent dans des chapitres bien tenus et une progression digne d'une publication quasi-scientifique. Une affaire bien ficelée, vraiment. Mais ma constitution en aura voulu autrement.

Eh oui… J'ai commencé à écrire et tout est parti en cacahuète… Au milieu des phrases poussaient des excroissances qui n'avaient plus que partiellement à voir avec ce que j'étais censé·e vouloir dire. J'ai essayé, tant bien que mal, de contenir les digressions mais je n'ai rien pu faire que contempler la *conjonction des sphères*[i] *:* tous les plans de mon être voulant se

i. Cf. *The Witcher,* Andrzej Sapkowski.

poser sur le papier au même instant… J'ai arrêté de lutter. Je me suis rendu·e compte que je n'étais pas — ou que je n'étais plus — un·e universitaire, que c'était très bien comme ça et que, pour un mémoire de fin d'études dans une école d'art, me présenter tel·le que je suis n'était sans doute pas la plus mauvaise des idées. De toute façon, dans le temps qui m'était imparti et au milieu de ma vie actuelle, vouloir faire autrement m'aurait amené·e à une défaite au moins aussi totale que celle essuyée par l'Empire de Nilfgaard au Mont Sodden[ii]. Alors…

Alors, j'ai laissé mon cerveau dériver, rejoint de temps à autre par mon cœur, mes intestins et d'autres parties de moi-même. Un concerto pour corps entier pourrait-on dire. Pour ce travail, qui me semblait sans enjeu économique d'aucune sorte, sans pression de plaire, n'y d'être accepté·e, j'ai tenté quelque chose dont je n'ai pas l'habitude : me laisser être sans auto-censure. Laisser les voix qui m'habitent cohabiter en chœur avec les envolées qui sont les miennes mais aussi les peurs, les colères, les contradictions, les insécurités, les erreurs — corrigées ou non par des voix plus exigeantes ou moins drôles que la mienne. Et finalement c'est peut-être mon texte le plus personnel à ce jour. Il représente bien l'idée que je me fais de l'identité : une chose éternellement mouvante que l'on peut laisser être dans le flou sans craindre de *ne pas être quelqu'un·e.* Vous le découvrirez ici : je me méfie des choses qui veulent rester stables et éternelles. C'est

ii. *Idem.*

la porte d'entrée de tous les fascismes, populismes, cultes de la personnalité — qu'elle soit celle de héros ou d'un peuple idéalisé — qui, par peur de *ne plus être,* s'enferment dans une fixité mortifère. À l'ère des vérités alternatives, il me semble presque plus sage d'accepter les multitudes qui nous habitent et le poreux de l'être humaine qui fait que non, nous ne nous arrêtons pas où commencent les autres.

D'ailleurs, *Je ne suis personne mais un chœur de bacchantes intergalactiques* n'aurait jamais existé dans cette forme, si je n'avais pas osé faire une autre chose que ma *qualité* d'homme-cisgenre m'avait empêché de faire jusqu'à la découverte de mon *moi-non-binaire* : demander de l'aide. Ainsi mes appels au secours sur les réseaux sociaux à base de sondages d'opinion un brin idiots, mes appels téléphoniques à des heures indues, mes demandes de relecture, mes questions absurdes au milieu de la nuit ont mis à mal l'idée de l'auteurice solitaire promenant ses questions existentielles dans le vide de l'univers. J'ai longtemps dit que je n'étais qu'un météore qui traversait des systèmes solaires, percutant de temps à autre un corps céleste sans jamais m'arrêter. J'ai découvert ici une toute autre réalité : nous sommes toustes des galaxies entières qui s'entrecroisent et dansent dans un mouvement chaotique et sublime où s'échangent planètes et comètes. Nous sommes des trajectoires lancées

dans un univers censément vide mais qui me semble bien plein[iii]. Ou encore : nous sommes un gigantesque champignon aux sporophores bigarrés[iv].

Je n'ai pas encore atteint de certitude absolue quant à tout cela et je crains que vous ne soyez déçues si vous cherchez ce genre de réponses ici. Mais vous trouverez dans ces pages des mélanges de réflexions – parfois bêtes, parfois un peu moins – issus de mes vagabondages. J'y parle de littérature, d'engagement, du pourquoi et de quelle façon l'écriture me semble être un outil valable de lutte et de changement en partant de… eh bien oui… mon propre exemple. N'y cherchez pas de vérité, ni d'analyse scientifique. Certaines des idées explorées ne s'appuient que sur un instinct, un *feeling,* des intuitions qui ne valent que pour ce qu'elles sont[v]. Ce texte oscille entre la naïveté d'une enfant et celle de quelqu'une qui croit qu'elle a acquis une certaine expérience. Mais l'oscillation est une de mes

iii. Je ne suis pas sûre de quoi, je dois l'avouer mais il semblerait quand même qu'on puisse faire sens à un endroit ou à un autre.

iv. Chacune se tenant droit dans l'illusion d'une singularité absolue.

v. J'ai une croyance absolument naïve dans l'intuition. Je vais même vous faire une confidence : je crois que l'intuition c'est le super pouvoir des êtres humaines. Je crois aussi que certaines de nos intuitions ne se vérifient jamais. Mais dans le processus on aura découvert pourquoi on avait tort ! Ah ! Magique, je vous le dis !

figures préférées : oscillation entre l'urgence et la patience, entre le dégoût et la contemplation mais aussi entre ce que j'écris, ce que je pense et les confirmations cachées dans les idées des autres.

Ce texte est fait d'un corps, de renvois en bas de page et de raccourcis[vi] qui vous mèneront d'un endroit à l'autre. Vous pouvez les suivre ou les ignorer. Chaque partie pouvant être indépendante — plus ou moins — chaque partie en éclairant ou en précisant une autre. Je crois que vous allez devoir faire comme à Ikea, vous perdre et, croyant enfin prendre un *passage-court*, vous retrouver au début. J'espère qu'au milieu de ce cheni, vous vous trouverez une belle lampe ou un tapis confortable.

Je n'ai finalement répondu qu'à une question, que l'on ne découvrira qu'à la toute fin de ce texte. Non par coquetterie mais par étourderie. Je crois que, finalement, l'esthétique du fragment que je voulais explorer à travers les écrits des autres s'est assez bien incarnée dans la mienne et ma métaphore a fini par tenir debout d'elle-même. C'est un des pouvoirs magiques de l'abandon du plan : on finit par revenir à ce que l'on voulait dire.

vi. Concernant les raccourcis : ils sont indiqués en suivant les symboles des signes du zodiaque et peuvent renvoyer à n'importe quelle partie du texte principal. S'il est placé après le mot : c'est le départ du raccourci, s'il est avant : c'est l'arrivée. Il faut suivre une sorte de logique qui tiendrait du jeu des échelles, j'espère que vous aimez les jeux de piste.

Une dernière chose, ce mémoire est presqu'une[vii] insulte à l'esprit de synthèse si important à la recherche universitaire francophone. J'ai lutté avec lui pour ne pas qu'il atteigne la densité d'un trou noir et pour que nous n'y soyons pas tous·tes broyé·s, j'espère m'en être sorti·e. J'ai presqu'envie de m'excuser. J'ai presqu'envie de m'excuser aussi d'avoir écrit tout ça sans chercher à m'excuser de rien mais Stefan Humbel m'a dit d'arrêter de m'excuser et, en plus, ce serait antinomique avec ce que j'ai essayé de faire. Alors zut.

Arrivé·e ici, je me dis qu'il y a sans doute plein de choses que j'aurais voulues dire et que j'ai oubliées. C'est le jeu. Je crois que ce n'est pas grave, on les trouvera dans mes autres textes et mes performances.

Je vous souhaite un bon voyage dans mon esprit emberlificoté.

vii. Ceci n'est pas une faute, je ne comprends pas pourquoi on n'enlève pas le [e] de *presque* devant une voyelle. Je sais qu'il y a une règle qui stipule qu'on ne peut faire ça que devant « île » mais je la trouve stupide. Et franchement je ne vais pas faire tomber le monde dans le chaos en la supprimant.

_Note sur la typographie et l'accord des genres.

Ce travail a été écrit en utilisant des typographies post-binaires dessinées par la collective *Bye Bye Binary*[viii,ix]. Elles utilisent des glyphes combinant les lettres qui composent généralement les terminaisons genrées et évitent l'utilisation du point médian. Le point médian a été une très jolie transition dans nos textes pour intégrer les femmes au discours — je ne vais pas revenir sur le fait que l'écriture épicène, ou pire, le masculin générique, provoquent dans nos cerveaux de primates asservis par le patriarcat, une réponse imaginant *forcément* un homme[x] — mais il ne fait la liaison qu'entre les personnes s'identifiant à un genre. Les glyphes non-binaires font une synthèse et inventent un nouveau terme plus proche de ce qu'est l'identité de genre : une nébuleuse qui dépasse la simple binarité homme/femme[xi].

Ces nouvelles graphies font parfois naître de nouveaux mots comme *roṙne.* Je comprends que la

[viii] https://genderfluid.space/

[ix] Les crédits des polices sont disponibles à la fin de cet ouvrage.

[x.] Il y a plein d'études sur le sujet et si jamais vous voulez en savoir plus : *La Typographie post-binaire. Au-delà de l'écriture inclusive* de Camille Circlude.

[xi.] C'est-à-dire que les personnes non-binaires ne se situent pas le long d'une ligne qui irait d'un extrême *femme* à un extrême *homme*. Non non non ! On peut aussi être *en dehors* de ça et ne simplement pas reconnaître comme valide cette dichotomie. Mais ce n'est pas le travail de ce travail. Il y a plein de ressources en ligne et en librairie. Bisou si consenti !

question de la prononciation se pose — il n'est pas évident de lire un mot qu'on ne sait pas prononcer, en tout cas moi je n'y arrive pas — mais avant de crier au scandale, voyons ça comme un jeu. Il n'y a pas encore de règles, même dans la communauté non-binaire, pour ce genre de choses mais il y a plein d'expérimentations. Alors envoyez-moi par audio vos propositions de prononciation à

f_gremaud@proton.me

on fera avancer la recherche et je vous enverrai les résultats[xii] .

Je me suis longtemps posé la question d'intégrer la terminaison *x* dans laquelle se reconnaissent beaucoup de personnes non-binaires et agenres. J'ai pris la liberté de ne pas le faire car les glyphes ne sont pas faits pour combiner toutes les lettres ensemble — pour l'instant — et l'ajout du *x* me demandait d'avoir usage régulièrement du point médian que je voulais abolir. Après mûre réflexion, j'ai émis l'hypothèse que, le glyphe étant une nouvelle lettre, il intégrait toutes les terminaisons genrées et agenres en son sein. J'espère que ce choix ne donnera pas l'impression aux concerné·e·s d'avoir été invisibilisé·e·s. Je reste à votre disposition pour en parler.

xii. Quoi que je ne sois pas sûre de vouloir arriver à un consensus qui rigidifierait la chose et lui enlèverait un de ses aspects jouissifs !

_Check de privilèges

Avant de commencer il faut aussi que je vous dise d'où je parle. Il y a plein d'indices partout dans ce texte sur ma position mais je crois qu'il est important de faire une *check-list* complète pour savoir où je me situe. Si je fais partie d'une minorité, j'ai aussi pleeeeeein de privilèges dont je suis consciente et de biais qui vont avec[xiii]…

Je suis donc une personne non-binaire, blanche, valide. Je possède deux passeports — marqués de mon *deadname* et de mon sexe de naissance — dont celui du pays dans lequel je vis et j'étudie. Mon expression de genre est *genderfuck* mais, malgré mon rêve d'androgénie, mon *passing* est d'avantage celui d'un homme. Je peux, en tout cas, aisément passer pour un homme, si je le décide et le couple que je forme avec ma partenaire peut facilement passer pour un couple hétéro; si on le décide — on le décide rarement néanmoins. Issue de la basse classe moyenne française, enfant de professeurœs catholiques progressistes, adelphe de quatre autres enfants, je possède un capital culturel inversement proportionnel à mon capital financier — lol. Si je dois travailler pour survivre, j'ai néanmoins pu construire une vie pendant laquelle j'ai passé presque dix ans à étudier en écoles supérieures d'art. Je possède deux *bachelors* et suis en route pour mon deuxième master.

xiii. Dont je n'ai, peut-être, pas toujours conscience.

Je parle beaucoup de colonisation, je ne fais pas partie d'un peuple colonisé — sauf si on remonte aux celtes mais bon ça fait loin — et n'ai aucune volonté de me substituer aux personnes concernées. Si j'en parle, c'est qu'elle est un versant impossible à dissocier de la culture oppressive blanche chrétienne d'Europe de l'Ouest contre laquelle je me positionne. Je n'ai pas la folie de croire que j'en suis victime au même point que des personnes colonisées sur leurs territoires, dans leurs croyances, leurs langues et parfois jusque dans leurs chairs. Les mots ont le pouvoir d'invoquer une réalité : je suis bien consciente que *dire à la place de quelqu'un* c'est l'empêcher de créer cette réalité, c'est en prendre possession. J'espère sincèrement ne pas avoir dépassé cette limite.

J'ai essayé de mener un travail sensé et renseigné tout en restant humble et en ne prenant pas la place des personnes concernées. Des biais peuvent échapper à ma conscience, si vous trouvez des erreurs ou des maladresses, merci de m'en faire part. Je serai heureuxse de les corriger et de m'éduquer sur les problématiques qu'ils pourraient soulever.

J'écris.

Je vis.

Je danse.

Je bosse.

Mais pas dans cet ordre-là.

Of course. Parce que

Je dois la gagner,

la vie.

Enfin

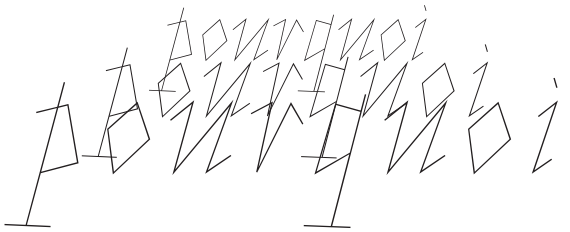
la *money* pour ne pas la perdre.

Se faisant, tenter d'éviter les écueils, tenter d'éviter de perdre

le temps qui va avec.

J'écris, donc.

Et s'il fallait trouver une raison, s'il fallait dire



je pourrais trouver tout un tas de raisons plus ou moins philosophiques, plus ou moins métaphoriques, plus ou moins profondes. Mais ce serait, déjà, jouer un rôle[1].

La première raison, la seule qui ne soit pas déjà une projection, donc, c'est : j'écris parce que j'aime ça. Vient ensuite l'impression d'avoir quelque chose à dire et l'observation de savoir trouver les

1. Or : ici, j'essaie de m'approcher d'une façon de dire qui serait : la mienne[a]. Le mémoire étant un exercice dépourvu d'enjeu économique et destiné à un public restreint, j'ai décidé d'en faire un terrain de jeu où tenter de coller le plus possible à ma propre peau. Il faut le voir comme un déguisement de moi-même[♈] que je porterais fièrement[b] sous le bras[c].

a. D'où les phrases avec, parfois, des doublés de *deux-points*[あ,ゝ].

あ. C'est fou que ce signe typographique n'ait pas de nom savant. Non : c'est juste *deux-points*. Ça me fait bien l'aimer, genre il ne se prend pas trop la tête, il ne se cache pas. Il dit ce qu'il est quoi. C'est rare dans la langue française une si

bons mots. On pourrait dire, pour faire vite, que j'ai à disposition une sorte de pouvoir magique[ע], si vous voulez. Quelque chose que j'aurais hérité des sorcières, mères et sœurs adoptives qui ont peuplées ma vie[2].

grande transparence. En même temps, c'est un peu ce qu'on lui demande, non ? Introduire quelque chose qui serait de l'ordre de la cause, un genre de =littéraire.

ע. Oui ça risque d'être un peu bordélique[II] mais que voulez-vous ? Je vous ai dit, j'essaie de me rapprocher d'une forme qui serait la mienne.

b. Espérons.

c. Ou à la rigueur en chapeau mais vu le format du bouquin c'est un peu tout ce que je peux faire. J'aurais pu le faire plus grand pour qu'il soit transformable en jupe mais je n'avais pas les moyens[3].

ג. Parce que bien sûr :
« il ne faut pas se faire d'illusion
la poésie
la poésie ça ne gagne rien d'autre que les cœurs
et le loyer ne se paie pas
en cœurs touchés », in *Poésies de janvier 2024,* jamais édité, bien sûr[25].

2. Je ne vais pas faire la liste. Quoique… Pourquoi pas finalement ?[d] Je peux aménager ma chambre comme je veux ici, c'est le grand pouvoir de l'auteurice : fabriquer un espace qui lui ressemble, un monde dans lequel faire son propre nid avec ses propres règles. Pour le reste, il n'a plus qu'à espérer trouver des lecteurices qui partagent son idée du confort[e]. Chez moi, il est sûrement un peu différent de l'acception courante du mot. C'est que j'aime vivre selon des règles absurdes nées de mes errances et des histoires que j'aime me raconter. Ainsi ma chambre est un ensemble hétéroclite de choses dignes d'une liste de Sei Shōnagon[f]. À une époque en Normandie, je dormais sous une tente montée sur mon lit-mezzanine pour me rappeler les montagnes que je ne fréquentais plus. Aujourd'hui, dans un appartement sans cave, ni galetas, il a fallu surélever tout le plancher pour y cacher mon barda. La tête dans le plafond, le cul sur les tatamis et le corps au-dessus du

sol sans jamais le toucher[g]. On y dort mal. On y est mal assise. Mais l'histoire me plaît. Par la fenêtre, je jurerais parfois apercevoir dans les barres d'immeubles d'en face, les reflets de la mer intérieure de Seto, le *Blue Grosso* ou le *Maki-chan.* Je suis une éternelle mélancolique de mes vies passées. Et j'aime les avoir à portée de cœur pour que, justement, elles restent présentes. Le confort me parait secondaire après ça. Je peux bien avoir les jambes engourdies si un bout de moi est encore ailleurs. C'est le prix à payer pour le morcellement de mon âme.

[d] Allez je la fais lol ! Vous lisez ce que vous voulez après tout. J'ai le pouvoir d'écrire ce que je veux mais vous avez celui de fermer le livre et de passer à autre chose ![i,ii]
Veinards ! Moi, si je finis pas : « *Adios master !*[iii] »

- Dès 1993[h], je sors de la maison de jour comme de nuit en cherchant la lune dans le ciel. J'ai, en effet, souvenir de m'être toujours senti à la maison sous sa lumière[i].

- De 2003 à 2005, je participe régulièrement à quelques sabbats d'apprenties sorcières, dans ce que l'on a alors coutume d'appeler une *pyjama party*. À l'époque et pendant longtemps, je n'ai pas bien compris quel talent spécial me permettait d'entrer dans ces assemblées où les personnes de mon espèce[j] n'ont, normalement, pas droit de cité. Aujourd'hui je dois me rendre à l'évidence qu'il est toujours plus difficile pour soi que pour les autres de se cerner.

- À peu près à la même époque, je rencontre P. qui prend le même bus que moi tous les jours. Elle finit par m'apprendre les premiers rudiments de la sorcellerie en bas des barres d'immeubles de la rue de Maillets avant que je ne l'abandonne, tel le boucher de Blaviken[k], et la renie comme St Pierre[l]. S'en suivra une période trouble d'oubli et de trahisons. Les cercles de sorcières de la cité des Plantagenêt me sont fermés à juste titre. J'essaie de toutes mes forces de mériter mon pénis en enchainant les

coups de force et les actions bêtes : ça marche, je gagne en popularité et en masculinité toxique tout en m'éloignant de moi-même.

- En 2008, toujours guidé·e par mon pénis, je quitte le comté du Maine pour le duché de Bretagne et me perds dans les brumes de l'alcool bon marché. Aucun apprentissage là-bas. Je fais, néanmoins, l'acquisition d'une belle bibliothèque de symboles encore utilisée, à ce jour, dans la majorité de mes rêves.

- En 2012, je dépasse les marches de Bretagne et m'installe dans le duché de Normandie. Expiant ma faute au service de M. dans un apprentissage coûteux mais nécessaire. Misæ à la porte, je découvre enfin les joies de vivre seuł dans une cabane, je découvre le goût des radis et des *satori*.

- En 2014, dans la vallée de Katmandou, je rencontre M. — qui veut que je l'appelle L.ˈ — aux multiples têtes et au double de bras. Elle m'intègre dans un cercle de sorcières aux mots qui marquent au fer blanc. J'abandonne une première fois mon nom et me voue à L.

- En 2016, mon égo se brise en mille auprès d'une sorcière dont je ne parviendrai jamais à connaître le nom. S'ensuivent des années de quête pour me débarrasser définitivement de ce nom, qui me colle comme un vieux relou bourré dont on n'arrive pas se défaire dans un bar, tard le soir.

- En 2022, à mon arrivée en Suisse, L. m'attend à Lucerne pour une cérémonie qui attire la foule à ses pieds et fait renaître les participantes à un nouvel âge. Elle m'offre la dernière leçon d'introduction à la sorcellerie et j'entre à la HKB l'année d'après au moment où une autre L.

— diamétralement opposée mais que j'aime d'un amour aussi profond[+] — me baptise et me permet de quitter définitivement mon nom.

- En 2023, alors que je finis mon *coming out* non-binaire sur un balcon marseillais, la Sorcière-Mère et la Pythie me donnent solennellement le badge de bienvenue dans la sororité. Je découvre cependant, le lendemain, que je ne reste qu'ure apprentⁱ·. Depuis mes sorts péclottent un peu. Mais j'ai au moins le loisir de croire en eux.

ぇ, Chacure son pouvoir ! Non mais en vrai, je crois que c'est quelque chose de super important pour moi : un texte écrit — du roman au texto [ou dans l'autre sens] — est toujours une proposition, une invitation. Et ici, chacure peut naviguer comme iel le sent. Bon, moi j'avoue, quand je suis en face de notes de bas de pages, je n'arrive pas à ne pas les lire. J'ai toujours peur de rater quelque chose pour *comprendre.* Ici, ma foi, c'est un peu différent. Il y en a qui ne servent vraiment à rien et d'autres qui donnent *quand même* de bons indices. À vous de voir si vous aimez la loterie.

お, Sauf les membres du jury pour lesquelles je suis vraiment désolé·e. On pourra aller boire des bières à Biel/Bienne pour que je me fasse pardonner — non, non ce n'est pas un pot de vin, je vous jure !

か, Et tout le fric investi dedans et tout le temps investi pour avoir le fric à investir dedans.

き, Selon les dire de ma mère. Et qui serions-nous, vous et moi, pour contredire les dires de ma mère ? Si un jour quelqu'un écrit un article Wikipédia sur moi, elle pourrait être la source principale, en tout cas pour les dix premières années. Après, ça se complique parce que je prends ma vie propre. Enfin, je dis ça, mais il y a quand même plein de trucs qui lui restent inconnus, même dans les premières années, comme mes pensées, mes crises d'angoisses, certains agissements ayant eu lieu dans la chapelle du jardin du Centre de l'Étoile entre enfants consentants. Oupsi ! *No worries, no adult and no priest involved !*

く, Alors que j'écris ce mémoire, je me balade sous la plus grosse pleine lune de ma vie sur la colline du Guintzet où la Catillon, la dernière sorcière, a été brûlée vive dans le canton de Fribourg. Mercure, Vénus et Mars sont dans un alignement

parfait. Je ne sais pas bien ce que c'est censé vouloir dire. Mais je trouve ça beau. Et je suis contente de voir que j'ai encore une passion en commun avec mon enfance.

け, Né·e avec un pénis. À l'époque les débats sur la non-binarité n'ont pas cours. Il semblera qu'ici pourtant, une sorte de reconnaissance tacite vienne indiquer que les pré-adolescentes n'ont pas besoin de théories et de mots pour reconnaître une des leurs, quand bien même cette dernière dispose d'un pénis. Aucune d'entre elles, avec qui j'ai perdu le contact, ne lira ce mémoire mais j'en profite quand même pour les remercier. Si je n'ai pas vu tout ça à l'époque, ces aventures ont donné du poids à la réalité que je vis aujourd'hui. Elles ne savent pas à quel point elles me sont précieuses ces jours.

こ, Andrzej Sapkowski. *Op. cit.*

さ, Ça ne l'empêchera pas d'obtenir la clé du paradis. Moi, par contre, je m'en veux toujours.

し, Ça tombe bien sinon on l'aurait confondu avec M. du paragraphe d'avant et j'aurais dû trouver des initiales de code…

す, Je vous vois venir ! « Oh ça va, on a compris, il nous fait la liste de ses ex… Tellement un truc de mec ça… » Mais je vous arrête tout de suite ! J'ai aimé chaque personne de cette liste, c'est vrai, mais on est en 2025 hein ! L'amour n'est pas forcément — et même assez rarement — romantique !

e. Ou *a minima* de l'aménagement intérieur. Je dois avouer, ici, ma peur que ma propension au désordre puisse rendre un peu inconfortable le séjour. D'habitude j'essaie de faire de l'ordre avant d'accueillir quelqu'ure mais vous me prenez un peu au dépourvu.

f. Sei Shōnagon (966-1013), femme de lettre et dame de la cour de l'Impératrice du Japon. Elle est notamment connue pour avoir rédigé les Notes de Chevet (**枕草子**), un ensemble de listes et d'impressions sur le vif dessinant le portrait de la vie à la cour sous l'ère *Heian*.

g. Et ma psy : « Et sinon, vous n'auriez pas des problèmes d'ancrage ? » lol.

3. Attention cette note se rapporte à la page d'en face, ça peut arriver. C'est pas pratique pratique, mais c'est plus joli pour la mise en page hihi. Elles seront indiquées avec ce symbole |>>| |

Folles et sorcières ont longtemps été confondues. Sans doute que du point de vue discriminant hétéro-patriarcal, tout ce qui sort de la case, de la sacro-sainte classification coloniale, ne peut être taxé que de folie[♌]. Niveau sortie de case, les trans*[h], on n'est pas mal. On ne s'étonnera pas de leurs conclusions ! Ahah !

Dans ce cadre-là, où plutôt, *pour sortir de ce cadre-là :* le rôle que j'aimerais jouer, alors, c'est d'être foulle à la manière *camp*, à la manière des *drag queens,* devenir l'incarnation de cette sortie des étiquettes[♈], assumer d'être pointé du doigt comme le symbole de la folie, tout en sachant que la dose de négativité que ce mot porte ne peut pas m'atteindre, ne peut pas s'appliquer puisque je ne partage pas la même grille de lecture des valeurs.

h. Ne cherchez pas ! L'astérisque à la fin du mot *trans* n'est pas un renvoi à une partie de ce travail ! Il se réfère à celui[ᵗ] de Jack Halberstam[ᵉ] et vient souligner l'idée de la variabilité des parcours trans* ainsi que le fait de la continuité de la transition. Une vie *trans*,* ce n'est pas le passage binaire d'un point A à un point B mais un parcours d'ajustement permanent, une transition permanente. Pour ma part, il me semble important de souligner que, sur une terre qui tourne sur elle-même à 1600 km/h[ᵏ] et autour du soleil à approximativement 108 000 km/h[ᵇ], la question d'une quelconque fixité de l'identité[ᵐ] me parait absolument absurde.

ᵗ. Notamment *Trans* : Brève histoire de la variabilité de genre,* Libertalia, 2023 pour la traduction française — traduction menée par une collective queer, là-aussi il y aurait matière à creuser : comment les mouvements queer se battent contre la figure de l'auteur pour dégager des énergies collectives. J'essaierai d'y revenir mais peut-être que je n'aurais pas le temps. Ah le temps…

ᵉ. Chercheur et universitaire américain œuvrant, notamment, dans le champ des études de genre.

Il n'est pas non plus improbable que je sois complètement foulle[3]. Mais si je n'y croyais pas, dans le fond, je ne serais pas en train de les écrire, ces lignes.

た, À l'équateur !

ち, Sans compter la vitesse du soleil autour du centre de la galaxie et celle de la galaxie autour du centre de l'univers, si tant est qu'il y ait un centre... D'ailleurs est-ce qu'on peut vraiment calculer des vitesses dans le vide ? Par rapport à quoi, quel référentiel ? Comment font les vaisseaux spatiaux pour se retrouver dans cet amas de corps flottants à des vitesses différentes ? Autant de questions qui resteront irrésolues – dans ce mémoire en tout cas. Non non, ne cherchez pas le renvoi à une quelconque page, je vous dis qu'il n'y aura pas de réponse dans ces lignes, croyez-moi à la fin !

つ, Du bas latin *identitas :* « qualité de ce qui est le même », dérivé du latin classique *idem :* « le même. »

Je sais aussi que

— dans le même temps —

écrire

écrire vraiment ne dépend pas que de moi.

Noir.

Silence.

4. |>>| Vous pouvez aller vous faire un thé par exemple. Ou raconter une histoire à votre enfant, faire un bisou à votre partenaire — ou le contraire ça joue aussi. Ou alors : vous pouvez fermer les yeux et attendre de sentir que c'est le bon moment. Essayez, néanmoins, de rester loin du téléphone : on sait tous·tes comment c'est. Après on se perd dedans et on se réveille bourré·s de dopamine et en ayant l'impression d'avoir perdu notre temps. Mais je ne juge pas hein ! Je suis la première à me perdre dans les *rushs* de dopamine. Même que j'adore regarder Laeti Love[i] jouer à un jeu genre *candy crush,* c'est pour dire.

i. Ma partenaire, comme son nom l'indique. Retenez bien, elle reviendra de temps à autre.

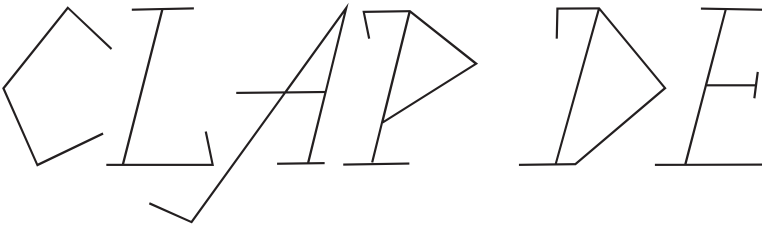
Un peu long[4].

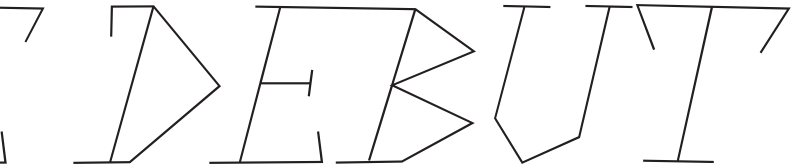
Lumière. Un long travelling dans un studio de prise de vues : vide. Les murs : noirs. On voit le rail, on voit les projecteurs, on voit tous les artifices. Au fond, loin, un écran sur lequel on devine la tête d'un narrateur — sans doute Pacôme Thiellement parce qu'il lit bien et qu'on est suspendu à ses lèvres[5]*. Il commence à dire le texte pendant que le chariot avance vers l'écran, la broche de scorpion, la barbe et les cheveux — gargantuesques — prennent de plus en plus de place pour finir par occuper toute la surface de l'écran :*

5. Lui aussi retenez bien son nom. Il reviendra sûrement aussi, j'aime bien ce qu'il raconte et comment il rit. Je pense qu'avant de lire ce passage, vous devriez regarder TOUTES les vidéos de *L'Empire n'a jamais pris fin* sur Youtube[j] pour bien avoir sa voix et sa diction en tête. Je dis ça…

j. Je trouve assez moche de mettre des liens *url* au milieu du texte, surtout sur du papier sur lequel vous ne pouvez pas cliquer. Mais j'imagine qu'en 2025 vous savez faire une recherche sur internet, non ?

« Je suis Pacôme Thiellement, je ne suis pas historien. Je suis exégète. Mais il y a une histoire qu'il faut raconter. Je ne serai pas le premier, je ne serai pas le dernier. C'est une histoire de domination, de contamination, de colonisation, pas seulement de l'espace mais aussi du temps. L'Empire n'a jamais pris fin, la colonisation n'a jamais pris fin et nous sommes toujours tous·tes à la merci des puissants, des fascistes, des tradeurs, des assureurs, des profiteurs et des rois. »





Rien de neuf sous le soleil. Oui, tout le monde le sait et, oui, tout ce petit monde continue sa petite ronde et le petit moi, comme la quasi-totalité de notre petite espèce, doit continuer de louer presque tout son temps à d'autres pour pouvoir survivre. Taxe sur la vie, péage sur chacun de nos matins, les libéraux nous font même payer l'eau. Alors écrire…

Comment écrire quand le temps se fait rare ? Comment écrire quand il faut penser à la survie, naviguer entre les pôles extrêmes de ma vie ? Comment écrire en laissant de la place à la vie elle-même, à la surprise, aux chemins obligés et à ceux qu'on n'avait pas prévus ? À tout le reste qui fait que la vie vaut le coup d'être vécue ? Comment faire d'une périphérie imposée, un centre ?

Il me reste les trous, les petits espaces non-colonisés de ma vie, mes Tiers paysages[6] auxquels le capitalisme n'a pas accès. Je ne dirais pas que l'air y est plus frais qu'ailleurs, que les oiseaux chantent avec les cascades d'eau fraiche dans les prairies. Non. J'écris sur les tablettes inconfortables des

6. Le Tiers paysage c'est un concept que j'adore du paysagiste et essayiste Gilles Clément. Il le développe dans sa pratique et l'explique dans le *Manifeste du Tiers paysage :* « Si l'on cesse de regarder le paysage comme l'objet d'une industrie on découvre subitement — est-ce un oubli du cartographe, une négligence du politique ? — une quantité d'espaces indécis, dépourvus de fonction sur lesquels il est difficile de porter un nom. Cet ensemble n'appartient ni au territoire de l'ombre ni à celui de la lumière. Il se situe aux marges. » Dans ces marges apparaissent davantage de richesses naturelles sur le plan de la biodiversité que les espaces sylvicoles et agricoles. Le Tiers paysage c'est à

trains, j'écris à la caisse du cinéma où je bosse, à la caisse de la Coop où je me nourris parce que je n'arrive plus trouver le temps de faire le marché, j'écris entre les pelures de patates, entre les slips accrochés au Tancarville[7], entre deux phrases chez la psy, j'écris pendant les *dates*, pendant les bières, pendant les films ou les discussions, j'écris aux bains, au coin du feu quand j'ai la chance d'en avoir un, entre les micro-agressions que chaque personne trans*, comme chaque femme, comme chaque personne racisée, invalidisée ou qui sort de la norme subit chaque jour, chaque nuit, j'écris sur le bar du *Mondial* en attendant que Laeti Love finisse son *shift* et qu'on écume le pavé[8]. J'écris dans le moindre interstice : brins d'herbes qui tentent de percer le béton♍.

la fois une façon de regarder qui décentre le regard, une attention à ce qui n'a — censément — pas d'intérêt et un appel à une sorte de non-agir[k].

k. Il ne s'agit pas de ne rien faire mais d'aller avec. De ne plus être le seul véhicule d'un changement qui viendrait d'une décision autoritaire mais de l'accompagner.

7. Il y a plein d'helvétismes dans ce texte parce que je crois au pouvoir d'une langue décentralisée et à la richesse des formes régionales. Celui-ci est le seul normandisme, vestige de mes années de bord de mer.

8. En vrai, on écume plutôt le chemin pour rentrer se mettre au lit ! Roooo, j'ai honte de faire fonctionner la machine à mythe[l]...

l. Et puis franchement, essayez de boire et de danser toute la nuit à Fribourg ahah ! Dehors y a tout qui est fermé et dedans y a les voisins qui appellent la police à 22 heures.

J'ai la chance de ne pas écrire entre deux bombes qui m'éclateraient au coin de la gueule. J'ai la chance de ne pas écrire depuis un camp de redressement. J'ai la chance de ne pas écrire depuis un centre de *thérapie de conversion*[9]. Mais ce n'est pas parce qu'il y a pire ailleurs qu'il ne faut pas se battre, ni faire état de nos propres réalités[10].

Alors voilà j'écris. Je ne suis pas sociologue, je ne suis pas politologue, rien. Moi, cette histoire de domination, je ne peux l'écrire qu'en creux, à travers la forme d'écriture qui m'a choisi• plus que je ne l'ai choisie. Non. Pardon. Je me trompe déjà : à travers la forme d'écriture que je PEUX pratiquer dans le temps qui me reste à disposition et qui est devenue celle DANS LAQUELLE JE ME SENS BIEN – il ne faut pas tout romantiser, surtout pas l'esclavage et la pauvreté qui ne devraient pas être des fatalités.

9. Mais quelle dinguerie rien que dans le mot ! Ça se passerait en Chine, chez des communistes ou dans un pays arabe, tout le monde crierait au scandale, à l'irrespect des droits de l'Homme[m], à l'oppression !

m. Je fais exprès d'écrire *de l'Homme* et pas *de l'humaine* parce que les faux-culs qui crient au scandale dès que c'est chez les autres mais qui voient pas les deux poutres dans leurs deux yeux, c'est quand même généralement les mêmes qui utilisent le masculin générique en disant qu'il l'emporte sur le féminin.

10. C'est un bel outil de contrôle ça : « Te plains pas, on n'est pas chez les talibans ! » Non. C'est vrai. On n'est pas non plus dans un pays colonisé qui se fait taper sur la gueule avec l'approbation des pays dits *civilisés.* Permettez-moi donc de douter de la civilisation, de douter du fait que je n'ai pas à me plaindre sous prétexte qu'il y a pire ailleurs. C'est de la réflexion d'oppresseurs ça.

« Non mais toi
t'as choisi un métier
passion aussi...
C'est normal que
tu galères ! »

n. |>>| Je propose d'essayer dès à présent de remplacer l'interjection *putain* par *flicaille.* Les prostitué·e·s méritant tout notre respect là où « tous les flics sont des flics ». Dans le même ordre d'idée : remplaçons *fils de pute* par *fils de flic* [n].

n. Suite à une conversation avec la magistrale bibi lacrym qui soulignait une certaine jouissance dans le fait de dire *putain,* nous proposons que *putain* ne reste qu'une interjection méliorative pour signifier un bonheur intense.
Ex : « *Putain* que la montagne est belle. »

Oh ! Flicaille[11] !

Arrêtons-nous là.

Non mais vraiment.

On s’arrête.

Ça me saoule.

Et quand je suis saoulé·e, je n'ai même pas envie de trouver les mots, j'ai plutôt envie de sortir mes petits poings de mon corps tout faible[12] et de frapper, frapper, frapper. Généralement ça se termine sans mot et sans poing : juste moi qui crie dans la forêt des sons incompréhensibles parce que sans sens.

12. *But nice looking, I admit.*

Il est temps de normaliser un truc : on va arrêter avec Saint Augustin. On va arrêter avec la culpabilité. On va arrêter avec le péché originel, avec l'idée qu'il faut souffrir et que tout ira mieux après. Et puis ton Dieu, jugeant et vengeur là, on dirait un vieux cishet[13] qui aurait oublié qu'il avait le droit de faire une thérapie pour soigner sa jalousie et ses problèmes de colère[14].

Alors oui, on oublie ça : la vie n'a pas à être une souffrance, le travail peut être une joie quand il est choisi, consenti[15] et qu'il semble faire sens à celui qui le fait. Point. Le métier passion, il devrait exister pour tout le monde. Point.

13. Le cishet, au masculin, c'est la *norme* qui se pense *naturelle* et *normale* et pour qui tout le reste n'est, disons, *pas grand-chose* au mieux, *erreur de la nature* au pire.

14. Pardon, ne le prenez pas mal, je parlais à Saint Augustin. D'ailleurs ça me casse les bonbons de l'appeler « Saint » le machin parce que merde, c'est pas l'image que je me fais de la sainteté.

15. Il semblerait que cette notion soit centrale quand on en vient à parler de tout ce qui déconne dans le monde, vous avez vu ?

« Non mais attends c'est qui qui voudra faire ébouer dans ton truc là ? »

Niania PA.GNOLE on n'aura qu'à se relayer une semaine par personne comme en coloc comme en communauté BAM DANS LES DENTS DE TA PETITE BOURGEOISIE. MERDE A LA FIN.



Tu nous saoules avec tes idées à la con avec tes absences de solutions tes absences d'imagination si t'es pas capable de rêver lâche-nous la grappe merde FLICAILLE va voir ailleurs si j'y suis va te gratter non mais MEEE

EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEERDE !

Ouf

merde.

Attendez je me calme.

Les petites fleurs tout ça, le monde qu'est beau

expiration

inspiration

expiration

inspiration

expiration

inspiration

Ok. C'est bon. Ça va mieux.

Pardon, je m'emporte. Je m'emporte et avec tout ça, j'oublie de vous parler de ce pour quoi je suis là : l'écriture. Et l'écriture de quoi ?

Bon, je vais essayer.

Pardon.

Je reprends.

Dans l'ordre.

Je bosse.

Je vis.

Je crie.

J'écris.

Je danse.

Je me déplace d'heures en heures, de moments en moments avec la grâce d'ure danseuræuse inégaƀ. Parfois celle d'ure étoile, mais plus souvent celle d'ure alcoolique à un mariage. C'est que mon monde est fait de fragments, il faut parfois du temps d'ajustement. J'avance comme si plusieurs faisceaux de temps s'étaient agglomérés en un seul. Je vis des vies parallèles mais dans le même temps, dans le même mouvement, dans le même plan d'existence. C'est comme si, pour moi, le processus de métempsychose[16] s'était emmêlé les pinceaux et que toutes mes vies se retrouvaient à devoir être vécues au même moment[17].

Alors je fais avec.

16. C'est comme la réincarnation mais en moins sectaire. Dans la réincarnation un être humain ne peut se réincarner qu'en être humain, alors que dans la métempsychose, vous pouvez vous retrouvez dans n'importe quoi de vivant la prochaine fois, animal ou végétal. Ou peut-être même quelque chose de vivant dans une autre dimension. Ah ! Rien ne dit que ce soit pas possible — rien ne dit que ça le soit non plus, j'en conviens.

17. Non, non rien à voir avec mon impatience légendaire : c'est la faute de la métempsychose je vous dis !

Entre l'envol des moments sous les *lights* les soirées d'ennui à attendre que les gens sortent du cinéma les clientes qui me regardent comme une erreur de la nature les spectateurices admiratifves qui me regardent comme une exception de la nature les élans qui me font courir dans la montagne sous le soleil et rire aux éclats d'avoir mal aux mollets ceux qui m'entrainent à monter lire de la poésie à voix haute sous la lune sur le Guintzet〈 pour rendre hommage aux sorcières et à la vie à rencontrer quelqu'ure que j'aime à l'autre bout du pays les lendemains de gros contrats qui sentent la vie bourgeoise[18] les jours à compter le moindre franc

〈. La note correspondant au signe 〈 n'est malheureusement pas sur cette page... Mais si vous avez tout lu dans l'ordre vous l'avez de toute façon déjà croisée. Si vous voulez la relire, il vous suffira de revenir quelques pages en arrière. Je sais, c'est méga compliqué et un peu relou, surtout si vous connaissez pas l'ordre des hiragana — un des deux alphabets syllabiques du Japon que j'utilise ici un peu par coquetterie, un peu parce qu'il fallait trouver des systèmes de renvois différents pour coller au plus près de la structure de mon cerveau et que le Japon fait sens pour moi. Je rêverais de vous expliquer les tenants et les aboutissants de cette histoire, vous parler de mon amour-haine pour ce pays, interroger ce qu'est un pays, faire un plaidoyer contre les frontières mais j'ai peur que ce projet doive attendre, je vois le nombre de signes augmenter et dépasser allégrement la limite. Arf. Je suis si bavarde. Ça va bientôt faire comme en lendemain de soirée où j'ai la trouille d'avoir pris toute la place et je me maudis d'avoir tant parlé, je suis sûre.

Ah oui, je voulais quand même vous aider un peu 〈 c'est entre き et け. Si jamais, vous cherchez « hiragana tableau » sur votre moteur de recherche préféré et il vous donnera l'ordre, c'est pas simple simple mais ça fait le taff.

18. Quand je dis ça, c'est juste que je peux aller manger au resto sans culpabiliser et sans compter si ça va me mettre dans la merde ou pas hein ! Et encore, c'est parce que je n'ai AUCUNE vision à long terme. Ça me sauve ça ! Sinon je serais toujours en train de compter. Je serais

pour savoir si je vais boucler le mois mais aussi entre les jours où l'écriture se bat contre moi les jours de déprime de fatigue de trop-plein du monde où je traine comme ure zombie dans les rues sans rien voir sans rien sentir où je me demande ce que je fais là si ce n'est pas juste une mauvaise blague d'un génie cruel qui s'ennuie les jours où tout me traverse trop vite et trop fort les jours d'euphorie parce qu'une phrase est sortie dans le bon ordre parce que je me sens bellœau ou juste moi-même les jours où je suis bloqué·e dans le passé dans les mots dits ou les actes pas faits les jours Népal les jours Japon où un simple parfum me renvoie à des années-lumières les jours pnj[19] les jours héro·ïnes[20] et je vous parle de jours mais parfois ce sont des minutes, des secondes, des vibrations de l'air

Ouf.

---

sans doute devenue comptable. *Wow*, réalisation : c'est mon manque de vision à long terme qui m'a permis de devenir auteurice. Depuis petite je sais que j'ai un problème avec les perspectives de toute façon, ça doit être mon astigmatisme.

19. Personnage non-joueur : les figurants dans les jeux vidéos qui tournent en boucle jusqu'à rendre foulle le personnage joueur. Dès que j'ai faim, j'ai toujours dans la tête le type chargé de s'occuper que les bâtiments ne s'écroulent pas dans *Le maître de l'Olympe*[0] : « J'ai teeeeeeeeeellement faim ! Oubliez les bâtiments, je suis sur le point de m'effondrer. »

0. Impressions Games, 2000[7].

7. *This is a statement bitch!*

20. Tiens, il n'y a pas encore de ligature pour l'enchainement [o·i] dans la police Baskervvol !

Il faut que je respire, je recommence.

expiration

inspiration

expiration

inspiration

expiration.

Flicaille, ça va mieux.

II J'ai l'habitude maintenant, je danse entre tout ça et mon cerveau a pris le pli. À l'intérieur, c'est un peu comme le navigateur internet de S. mon ex : toujours au moins 25 onglets ouverts[21]. Il s'agirait de ne pas s'étonner, alors, que ma RAM soit toujours pleine[22], que mon processeur tourne dans la semoule et que je n'avance à rien. Bien. Il y a des faits, des faits, des faits : que mon cerveau fonctionne comme un empilement successif tant horizontal que vertical fait partie des faits avec lesquels — on pourrait dire — il faut bien vivre[23]. Un certain médecin, à une

21. C'est une moyenne basse. La méthode de calcul de cette moyenne sera présentée dans un ouvrage à venir : 「ランダムな思考、美術学校の学生の極端な例による人間の脳の無秩序な類型論。」 *(Pensées en vrac, typologie non-disciplinée des cerveaux humains par l'exemple extrême d'ure étudiant*e *en école d'art.)*, Paule Rogers, 広島文芸大学出版会, 2027 (?)

22. Il me faudrait des nuits de 35 heures pour la vider complètement mais c'est pas compatible avec une vie dans le monde capitaliste. À une certaine époque, j'avais aussi pensé à hiberner pour faire un *reboot* complet. Le problème : les onglets consomment un max d'énergie et brûlent tout mon gras au fur et à mesure. Impossible de me faire une couche de graisse suffisante pour passer les mois d'hiver. Et puis de toute façon avec le dérèglement climatique on ne sait plus trop où on en est. Genre : il a neigé fin novembre et je crains que le redoux ne fasse bourgeonner les arbres avant le solstice. Après, je dis ça, mais je suis pas climatologue non plus donc je dis peut-être n'importe quoi.

23. On avait bien essayé de m'expliquer que j'étais sans aucun doute possible une personne à haut potentiel intellectuel possédant une pensée en arborescence, que c'était la preuve que j'avais été choisi·e par l'univers pour être un réceptacle énergétique supérieur et que c'était normal que je m'en sorte pas mais non, non. Je vous le dis :

certaine époque de ma vie[24], avait décidé qu'il serait sage de prendre des médicaments pour calmer le nombre d'impulsions par seconde :

c'est pas de l'arborescence chez moi, c'est juste le bazar. Le bazar c'est mon état premier, je me suis toujours sentiᵖ bien dedans. Demandez-moi de classer, de faire du rangement : je perds tout. Ma chambre doit être un bordelᵠ. Et non, je ne fais pas reposer la charge mentale sur ma partenaire : c'est chacure sa chambre ! C'est même chacure sa maison. « Houuuuu les grosses *wokistes.* » *Yes bitch, I agree ! xoxo.*

24. Si on me demandait, je dirais que c'était avant ma naissance mais il semblerait que tout le monde ne soit pas d'accord avec la définition du mot *naissance.* Celles et ceux dont le genre assigné à la naissance est conforme :

1. À la forme de leurs organes génitaux,
2. À l'image de la performance qu'ils et elles se font d'elles et eux-mêmes selon les codes partagés de la société dans laquelle ils et elles vivent,
3. À la norme binaire classant toutᵉ individuᵉ selon la catégorie *homme* ou la catégorie *femme*ᵖ,

tendent à placer ce moment à la sortie de l'utérus de leur mère. Pour les personnes trans*, non-binaires ou en dehors du spectre commun de classification hétéro-colonialo-patriarcale c'est une autre histoireᵠ.

p. Merde, j'ai atteint un nouveau stade où même écrire ce genre de bêtise me *cringe* de ouf.

q. Une histoire bien plus drôle, si vous voulez mon avis.

« Il ne faudrait pas que les messages s'entrechoquent là-haut et que vous finissiez par :

1. Ne plus trouver vos mots.
2. Pire : que les pensées s'emmêlent et que vous vous mettiez à dire des non-sens.
3. PIRE : que vous commenciez à écrire de la POÉSIE[a] ! »

Je n'ai pas compris ce qu'il voulait me dire mais je n'ai pas pris les médicaments, je ne me suis pas calmé et, effectivement, la poésie, petit à petit a débarqué sans que je ne la voie, sans que je n'y fasse attention à mesure que j'apprenais à danser entre les sols mouvants de mes vies, entre les sauts d'un univers à l'autre.

Bien.

Je reprends.

Dans l'ordre.

Je vais y arriver,

cette fois.

Je bosse.

Je crie.

Je danse.

Je vis.

J'écris.

Et quand je dis : « j'écris », on me demande systématiquement, presqu'avant que j'aie fini ma phrase dans un souffle plein d'espoir et d'étoiles dans les yeux comme si peut-être le Messie allait apparaître : « tu es publié chez qui ? »

« Chez personne, je n'ai jamais rien envoyé[25]. » Je sens alors dans le regard de l'interlocuteur ou ice retomber tout l'intérêt que j'avais suscité. J'avais plus d'aura quand je disais que je filmais des courses de chevaux. C'est vrai ! C'est plus drôle, plus incongru et personne ne penserait jamais à inventer un métier pareil. Écrivaire, c'est autre chose. Un mot qui porte en lui une mythologie dont il n'est pas facile de se débarrasser, une suite d'idées reçues

[25] Alors c'est sûr que ça va pas se faire magiquement comme ça. J'imagine un type du Seuil (en vrai je préfèrerais que ce soit Paulette ou Bruno Doucey ou même, si j'osais rêver, Le Castor Astral) qui débarque chez moi un soir – rue de la Carrière 17, 1700, Fribourg, Suisse, si jamais. Il fait noir. Nuit. Je suis déjà sous le duvet, je regarde un film en buvant un thé. Ça frappe :

« Bonjour je suis le type du Seuil, alors en fait je suivais l'étoile du Nord et j'ai marché sur le chemin de Bethléem et en fait, voilà, c'est-à-dire que, j'ai entendu une voix me dire que se trouvait dans cette maison une personne qui aurait un talent d'écriture et en fait euh voilà, c'est que, on m'a dit de publier cette personne. Comme c'est un ordre qui vient de Dieu directement j'espère que la personne en question acceptera… Ce serait vous ? »

Oui je l'imagine assez gêné le type du Seuil de débarquer en pleine nuit. En fait, je pense qu'il voulait arriver à une heure plus décente mais bon la navigation par étoile c'est vachement moins efficace que le GPS… Convenez que franchement c'est peu probable et que, par conséquent, l'édition c'est pas pour tout de suite.

qui convoque des réalités emmêlées, dont l'axiome suivant : ure écrivaire publie des livres, voire gagne des prix, sinon, ɨl n'est qu'ure *amateurice*[26].

« Mais quelle horreur... Vous voulez dire que tout le monde pourrait écrire et se faire valoir écrivain ???! »

Sourire amusé. Dans ces moments-là, je ressemble à la Joconde. Mais blonde peroxydée et sans cheveux sur le haut du crâne. Non vraiment, je ne fais pas sérieuxse, la ressemblance avec la Joconde s'arrête au sourire et la conversation à un silence gêné.

26. Il y a bien une autre solution, tout aussi mythologique, qui serait de se situer à *l'autre bout du spectre.* Ure auteurice – surtout s'ɨl est poëtesse – peut aussi être une personne qui habite une mansarde froide et humide à Paris, ivre à longueur de temps, sans le sou, qui s'épanche sur la tristesse, les amours déçues et le monde qui ne le comprend pas.

De mon côté, je l'ai toujours beaucoup aimé ce mot, *amateurice*[27], mais, comme moi, il ne fait pas sérieux. Or : les artistes se doivent de l'être, sinon iels ne sont que des enfants qui s'amusent et l'amusement et la joie ne sont pas tolérés dans le capitalisme[28,29].

---

27. Du latin *amator* « celui qui aime », franchement : est-ce qu'il y a plus beau ?

28. Là, je suis carrément pas juste parce que déjà Cicéron et les Pères de l'Église, ils étaient pas vraiment dans la célébration de la joie. Donc c'est pas vraiment nouveau. Sur ces sujets, encore une fois : *L'Empire n'a jamais pris fin,* de Pacôme Thiellement sur la chaine Youtube du média indépendant *Blast.* Notamment l'épisode 5 sur les Cathares où l'exégète·m raconte comment ces *hérétiques* qui pensaient que le monde était l'œuvre d'un génie mauvais ne tombaient pas dans le pessimisme mais que cette croyance « entrainait un amour de tout ce qui dans la vie échappe à la laideur, à la lourdeur, à la pesanteur. » Il doit y avoir quelque chose dans la joie qui rend libre et qui fait peur. Je sais pas. Il reste que Deleuze, qui lit *l'Éthique* de Spinoza·r, explique comment la joie est liée à une augmentation de notre puissance, tandis que la tristesse la diminue, ce qui rend la joie potentiellement *subversive* vis-à-vis des structures de contrôle.

r. T'as vu la Joconde peroxydée, elle lâche de la réf !

29. Si on reprend l'autre exemple extrême, lea poëtesse maudit·e, c'est un peu la même histoire. El a le droit d'exister sans éditer, sans se faire *reconnaître,* parce que sa vie est souffrance, son acte d'écriture : sacerdoce. Son écriture ne tient pas du jeu mais d'une sorte de dimension mystique qui voudrait que cette personne *ne peut pas ne pas écrire.* Qu'iel a une sorte de mission divine, une inspiration telle qu'iel devrait donner sa vie, son âme, sa santé, son sang à l'édification d'une œuvre qui surpasserait l'humain et qui lui donnerait l'éternité dans la mort, quand le monde sera prêt à accepter son œuvre. *Spoiler alert :* on ne peut pas surpasser l'humain·s et c'est encore du *bullshit* sacrificiel

Le rire et la joie sont les plaisirs gras du peuple, du grossier, du vulgaire. Les auteurices sont celleux d'en-haut, iels se doivent de montrer le bon exemple à la bonne société. L'écriture est noble et l'Académie fondée par le Cardinal de Richelieu[30] veille au grain pour « donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences[31] ». On n'est pas ici pour rire, ok ?

Bon, c'est vrai que moi je rigole. Je rigole parce que j'aime ça et que ça fait du bien de changer l'ordre des choses, de partir du bas et de se moquer du vieux Cardinal et des cohortes de nobles, de bourgeois et de macronistes[32] qui l'ont suivi. Mais

---

à la con ça. *So once again : let's stop !* Quant au succès d'après la mort… Je sais pas. Encore une fois : j'écris parce que j'aime ça, pas pour une quelconque postérité. J'ai pas la prétention d'écrire des choses qui me survivront.

s. Et franchement c'est pas grave parce qu'on a fait de sacrément jolis trucs — souvent avec l'aide de l'esclavage ou du servage, du coup je sais pas trop quoi penser de cette *beauté… Sorry to ruin your beliefs.*

30. Alors, lui, il est fort : il regroupe le pouvoir de l'Église et celui de l'État moderne et centralisé, d'une pierre deux coups. Chapeau bas petit malin !

31. La citation vient de Wikipédia. Et les puristes je vous vois « *nianiania Wikipedia c'est pas fiable nianiania tout le monde peut écrire ce qu'il veut…* » Je fais mille fois plus confiance à un travail collaboratif en ligne ou chacure est lea garante pour les autres qu'à une tablée de vieux mecs blancs cishet qui sont censés nous expliquer le monde.

32. Je dis macronistes parce que ma vie consciente, ma vie activiste, je l'ai surtout vécue en France et qu'il me semble qu'ils sont un bon exemple. Mais c'est les mêmes partout, hein, les *extrême-centres,* les *hyper-libéraux.*

dans le fond ces pensées-là, celle du travail qui ne doit pas être une joie, celle de l'amusement qui ne peut rien donner de bon, de beau, celle qui dit qu'il faut être sérieux·se quand on est artiste parce qu'on aurait une quelconque responsabilité de respectabilité, de hauteur, de noblesse, elles m'ont longtemps colonisé·e. Ne pas rire, ne pas parler de n'importe quoi, ne pas déranger, élever le monde, le débat, les arts et l'âme et, s'il le faut, ne pas être soi, ne pas déborder[33], rentrer dans la case. Et, pour moi, imprégné·e de la culture du succès[34], du « tu te dois de faire mieux », du « vise toujours plus haut »,

33. Il vous faudrait pouvoir me voir, entendre mon rire maintenant pour comprendre que le programme m'est impossible.

34. Je ne sais pas d'où ça me vient mais je me souviens que, déjà petit·e, je ne comprenais pas pourquoi mon oncle, qui est prêtre, n'avait aucune ambition de devenir Pape. Moi je me disais : « Non mais si tu es prêtre, tu devrais avoir envie d'être le super-méga prêtre, celui qui commande tout, le meilleur qui ne doit rendre de compte à personne[t] tellement il est fort ! Ce serait un peu comme être un Salamèche qui n'aurait pas pour ambition de devenir un Dracaufeu[u], c'est incompréhensible ! »

t. On voit quand même qu'il y a déjà ce petit désir émancipateur dla gamire qui en a ras-le-cul de rendre des comptes à plus haut qu'elui ahah !

u. Ben oui quand on est petit·e, on a les comparaisons qu'on peut. Sauf que je crois que j'invente un peu là, parce que dans mon souvenir ce truc du Pape j'étais vraiment petit·e et j'avais encore jamais entendu parler des pokémons qui ont débarqué dans ma vie vers neuf ans.

« sois la meilleure version de toi-même », « investis-toi à fond[35] », rentrer dans la case ne pouvait passer que par une chose : écrire un roman.

35. Cette dernière est dingue et en dit teeeeeeeeeellement long sur notre rapport à nos vies, le vocabulaire de l'économie de marché qui s'applique à nos existences-mêmes mais le délire quand on y réfléchit. « Investissez dans la relation avec vos proches », « profitez[v] de vos vacances[w] »…

v. « Mais moi je veux pas profiter, je veux savourer ! » Cette révélation-là je la dois à Isabelle Gremaud et son si beau spectacle de théâtre documentaire *Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement ?*[ᴇ]

ᴇ、 Cie Production d'Avril, 2019.

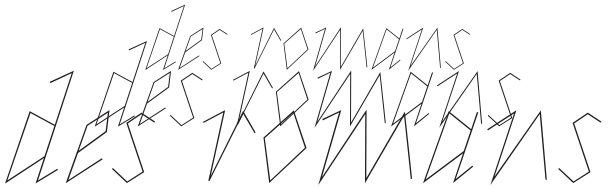
w. Ce mot *vacances*, ça fait des années qu'il me pose problème.

En 2016, dans *L'orage grondait tous les soirs*[ᴛ], j'écrivais :

> « Il avait toujours aimé s'attarder sur ce mot : *vacances.* Il me disait que c'était quand même étrange. "C'est une drôle d'histoire, tu ne trouves pas ? Penser sans arrêt à partir en vacances. Comme si le quotidien était devenu tel qu'il fallait s'enfuir et se vider. Se purger. Comme si le quotidien était un ver et les vacances le vermifuge. C'est comme si le quotidien était devenu tellement insupportable, qu'il fallait s'en absenter un moment pour se sentir revivre." Il aimait bien se répéter. Lui, il disait que c'était plutôt pour prendre les questions sous des angles différents. »

ᴛ, Non édité, *obviously*[ᴜ], il est resté dans mon ordinateur parce qu'en plus je ne l'ai jamais fini, ce début de roman.

Parce que, lorsqu'on écrit, quand on veut être *reconnue,* il faut écrire :



la forme *excellente* de l'écriture[36], la forme qui est *au-dessus* de toutes les autres. La forme qui m'a fait oublier toutes les autres, qui a passé son temps à me dire :

« Non non non toi tu es pas assez bonne, tu sais pas écrire puisque t'es pas capable d'écrire un roman ahah ! Quelle grosse merde ! »

Ok.

[36]. En fait, pour être honnête il faudrait dire que c'est surtout parce que c'est la seule qui se vend !

Eh oui c'est vrai, si pendant longtemps, l'écriture d'un roman était pour moi le seul objectif, ce n'était pas par positionnement personnel, politique ou philosophique mais simplement parce qu'il n'existait rien d'autre de *valable*[37]. Et pour moi : échec sur échec : l'impossibilité de m'approcher d'une fin : l'impossibilité de contenir cette forme : l'impossibilité de m'y trouver. Ça m'a pris du temps d'accepter tout ça, de chercher ailleurs. Pas mal de temps.

En attendant j'écrivais de la poésie[n], des textes courts sans action, sans vraiment de personnages, pour passer le temps, pour *m'amuser* dans mes Tiers paysages fantasmagoriques. Des textes *qui n'étaient rien* quoi[38].

Et puis, un jour : je me baladais dans le petit village de Brienz, au bord du lac qui porte le même nom et je me suis retrouvé devant la *Weisses Kreuze*. Sur la façade de l'hôtel : trois noms : Uhland, Goethe, Byron. Pas n'importe qui, quoi. Des écrivains, des vrais, ceux qui ont passé le test de la mort et qui sont encore lus[39].

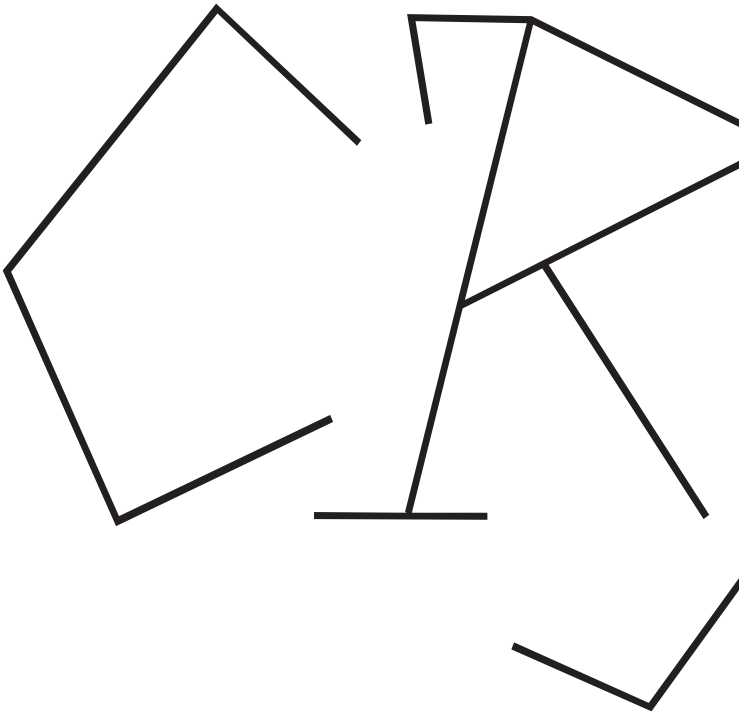
37. On pourrait aussi blâmer mon besoin de reconnaissance, c'est vrai. C'est vrai.

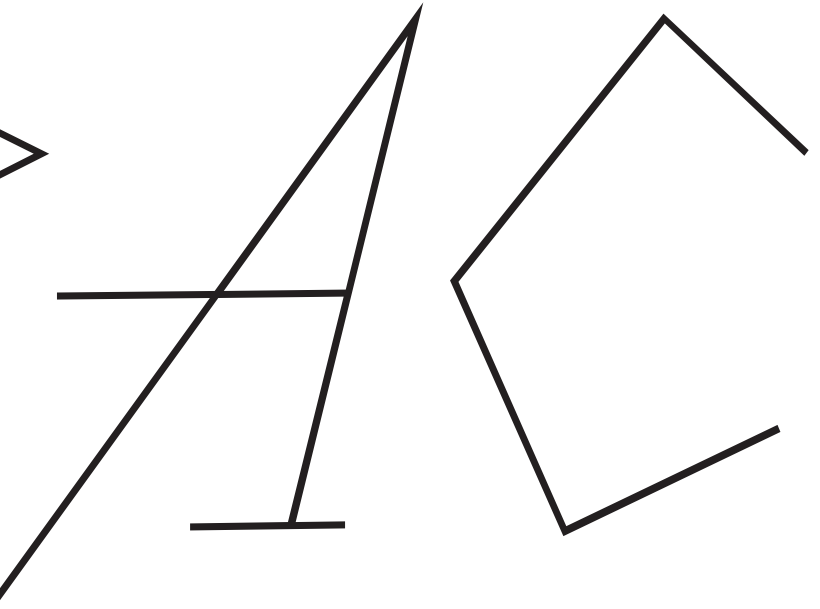
38. Ça me rappelle bizarrement la formulation d'un certain président français qui rêve de finir comme Louis XVI pour rentrer dans l'histoire — à en croire ses choix politiques, lol.

39. La question n'étant pas, remarquons-le bien, de savoir s'ils ont vécu heureux. Le bonheur étant, comme on l'a vu, une quête annexe. Personne n'a jamais gagné le prix de la vie vécue dans le plus de bonheur. On dit : « Van Gogh,

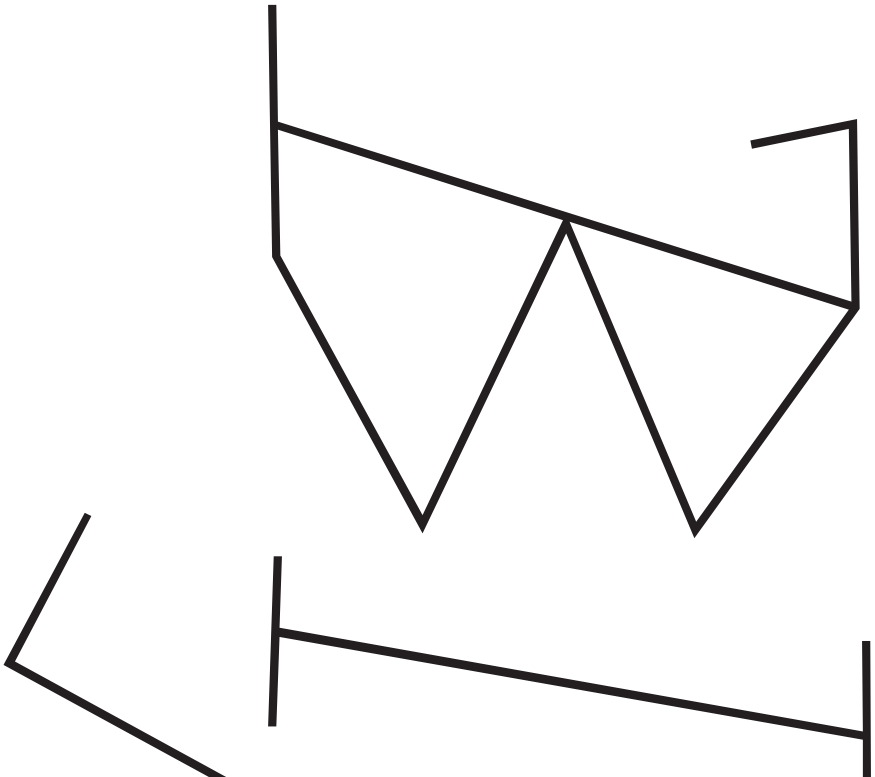
Et alors là.

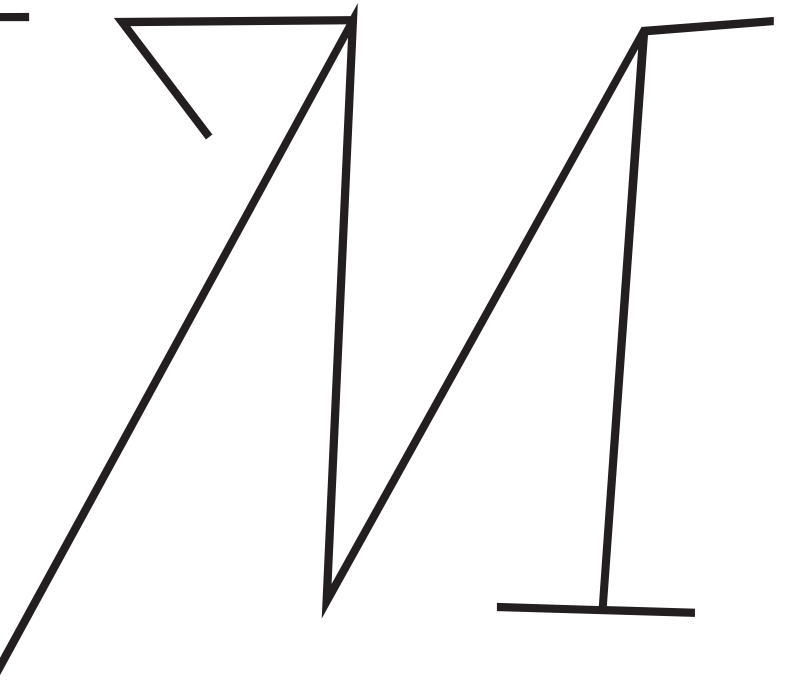
quel artiste ! » N'empêche je veux pas d'une vie comme la sienne, même pour accéder au rang de génie ou je ne sais quoi.





Les rideaux du temple qui se déchirent en deux.





Petite épiphanie.

Eh oui, c'est que ces types-là, les grands de la littérature, ceux qui ont changé la face du monde, qui sont encore lus, qui sont encore là : ils s'amusaient à faire le tour de l'Europe et ils passaient leur temps dans des hôtels à se faire dorloter par-ci par-là…

Ou alors : des vies dans des grandes maisons de campagne avec, à tout le moins, une femme de chambre ! AH !

Le Proust par exemple, il n'avait pas tellement besoin de penser à gagner sa vie hein ? Alors le temps perdu, le temps perdu : est-ce qu'il peut même savoir ce que c'est que de perdre son temps alors qu'il avait tout le sien ? Looooooool.

Non mais la mélancolie des privilégiés elle me fait bien marrer quand même faut pas qu'on s'étonne après que nos exemples nos livres nos récits ne nous ressemblent pas NE NOUS RESSEMBLENT EN RIEN et le pire c'est qu'au lieu de se dire que ce n'est pas pour nous de se dire qu'on n'a rien à faire dans ces fictions-là on transforme nos rêves pour qu'ils correspondent à un idéal impossible à atteindre on rêve d'une chambre à soi quand il faut partager des petits appartements mal isolés sans jamais le calme sans jamais la campagne sans jamais un lever de soleil caché par les grandes tours allez allez les rêves rêvez à autre chose qu'à votre vie de misérable regardez comme il fait beau chez les bourgeois regardez comme ça fait envie

« hé toi oui TOI
fais pas la révolution
regarde si tu
travailles bien que tu
fermes bien ta petite
gueule de petite merde
que tu nous dis ce qu'on
veut entendre que tu
nous lèches bien les
pieds et le trou du cul
tu pourras peut-être
devenir un des nôtres
vivre comme nous dans
un grand appartement
parisien lausannois
genevois au bord

du lac au bord de
l'eau et le weekend
à la montagne ou
en Normandie allez
allez rêve regarde
pas où tu es n'invente
rien suis simplement
la règle ! »

MAIS BORDEL
LAISSEZ-NOUS
AVOIR NOS RECITS
FLICAILLES ALLEZ
ALLEZ LES
BOURGEOIS
DANS VOS
JOLIES MAISONS
AVEC VOS JOLIS
ROMANS[40]

40. — Euh… Frannie… On a un petit souci, là…
— Quoi ?
— Bon, déjà tu t'énerves et je t'ai dit quoi sur l'énervement déjà ? Il faut que tu te reprennes. Tu as déjà été obligé· de reprendre une fois à cause de ça. Alors je comprends ta colère. C'est vrai que le monde est pas *tip-top*.
— Loin s'en faut.
— Mais il faudrait voir à pas abuser et à te mettre à exposer les choses sans être tout le temps dans la colère. En plus tu ne respires plus. Les gens vont rien comprendre si

tu mets pas de points. Ou au moins des virgules.

– Je vais y penser…

– Tut tut tut j'ai pas fini ! Bon, ce que je veux dire c'est que d'un certain point de vue, tu as raison, c'est pas complètement con ce que tu racontes avec les bourgeois et leurs petits romans et leurs petites valeurs.

– *I know !*

– Mais, il y a plein d'exemples du contraire aussi.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que c'est vrai que la forme du roman a été fixée au XIXème siècle et qu'elle encourage des valeurs bourgeoises et individualistes comme la destinée personnelle et les tribulations d'un héros[x] et non d'un groupe. Il y a même un certain Frederic Jameson qui dit que la structure narrative classique du roman du XIXème siècle – début, développement et fin – est calqué sur la logique capitaliste – accumulation, progrès et finalité. MAIS…

Suspense.

— Mais ?

— Regarde Kafka — pour ne prendre que lui.

— Quoi Kafka ?

— Il a écrit des romans.

— Oui.

— Il est CONNU pour avoir écrit des romans.

— Oui.

— On peut même dire qu'il fait partie des auteurices les plus CONNUES au monde.

— Oui, on peut dire. Il a même son propre adjectif ! *Lucky bastard.*

— Il a même son propre adjectif !

— Bon. Et alors ?

— Alors, Kafka, de son vivant, il a passé une bonne partie de ses journées à écrire des rapports de pannes et des manuels d'information pour une compagnie d'assurance pour payer son loyer.

— Eh ben merde.

— Ouais tu vois…

Silence.

— On pourrait même aller un peu plus loin.

— Mh.

— Et se dire que si Kafka n'avait pas travaillé dans une compagnie d'assurance, il n'aurait jamais eu l'expérience intime de l'absurdité bureaucratique, il n'aurait jamais écrit

les romans qu'il a écrits.

— Et l'adjectif *kafkaïen* n'existerait pas !

— CQFD.

— Eh ben merde…

Silence.

— Si je voulais je pourrais même te dire qu'au XIXème siècle en Angleterre…

— Quoi encore les Anglais ?

— Les Anglaises, Frannie, les Anglaises ! Si elles se sont mises à écrire des romans c'est pourquoi à ton avis ?

— Parce qu'elles sont bourgeoises ?

— Ben non… Justement parce que la poésie avec ses règles fixes était la chasse gardée des vieux mâles blancs. La poésie était intouchable alors elles ont trouvé leur place dans cette nouvelle forme du roman — qui s'il est bourgeois n'a jamais été *noble*[y], contrairement à la poésie — le roman ce truc de gueux, ce divertissement populaire, bas, sale, pas assez intello… Ce que je veux dire c'est que tu te perds dans une excuse. Que le roman soit pas ta forme c'est une chose. Mais essaie d'y trouver une résonnance qui soit la tienne. Ça sert à rien de t'énerver et de te cacher derrière les autres et le monde et le capital et les bourgeois.

— Tu me saoules.

— Parce que j'ai raison.

— En partie seulement.

[x] Oui, bien plus rarement d'une héroïne lol.

[y] Je me demande s'il n'y a pas, chez les queers, une mélancolie de la noblesse. C'est complètement gratuit comme remarque et je n'ai ABSOLUMENT rien pour étayer cette théorie — surtout que queer c'est quand même très très large comme définition, parce que Stéphane Bern c'est clair qu'il a nostalgie de la noblesse ahah — mais ce serait intéressant de travailler là-dessus.

Attention, je ne crois pas qu'il y ait, chez nous, une nostalgie du système oppressif politico-religieux qui va avec le système de la noblesse — enfin chez Stéphane Bern, si — mais la mélancolie de la flamboyance, la mélancolie de la

profondeur[41], la mélancolie de la fête constante[42]. Oui c'est ça, il y a chez nous une mélancolie du carnaval[43] : comme épisode de reprise du pouvoir — qui ne plairait sans doute pas à Stéphane Bern : oui il y a des queers de droite, souvent des mecs-cis[44], je dis ça…

41. Qu'on attribue complètement à tort à la noblesse mais qui serait plutôt le pendant d'un monde prémoderne dans lequel la logique et la science n'expliqueraient pas tout.

42. Que seul renverse le carnaval[43] chez les pauvres.

43. Heureusement que ce bouquin va sortir en seulement 42 exemplaires… Sinon il me coûterait plus cher en avocat·es qu'en impression…

Oupsi[41]. Bon, c'est vrai, j'ai pris des raccourcis, je me suis encore emporté·e. J'aimerais bien faire comme tout à l'heure, vous dire que je suis désolé·e mais ce ne serait pas juste, parce que ce ne serait pas vrai. En vrai, ça fait un bien fou de gueuler un bon coup. Oui ce n'est pas très classe, ça fait un peu hystérique, ça ne fait pas avancer le débat. Mais je crois que je m'en fous pas mal. Parce que la bienséance[42]

Ce que je veux dire, c'est que gueuler un bon coup en fait, si. Si, ça fait avancer le débat. Parce que la bienséance, c'est un outil de mise à distance, ça sert à *tenir en respect* celleux qui pensent différemment et qui voudraient le dire. Ça sert à museler la colère, à la décrédibiliser. Alors, ma colère je ne la garde pas pour moi, non. Je la grandis, je l'utilise pour écrire, pour crier, pour revendiquer. Et je crois que cette hystérie, c'est le début d'un bout de mon territoire, de celui que je veux partager dans mes textes, dans

41. J'espère que vous lisez les notes de bas de page, sinon ce saut va vous sembler complètement illogique. Mais bon, je suis pas responsable de tout moi. J'écris, vous lisez. On dit même que c'est aux lecteurices que revient la tâche de finir un livre, qu'il n'y a qu'avec votre action que le livre est terminé. Je suis si peu de choses finalement. Je crois qu'il faut voir l'objet que vous tenez entre les mains comme une co-performance entre vous et moi. *You are masters of time ! Neat !*

42. — C'est bourgeois ?

— Oui !!!! Bravo, vous commencez à comprendre la subtilité de ma logique, je vois ! Merci, merci ça fait plaisir de se sentir écouté·e, compris·e. Vous pouvez retourner au texte principal hihi !

ma poésie[42]. Je n'en peux plus de me tenir sage, de respecter l'autorité qui écrase, d'avoir peur et de me censurer.

Alors c'est sûr, je n'ai pas le courage de Luigi Mangione[43], ni même celui de faire un collage sur un mur. J'ai tout juste un *sticker* ACAB sur mon ordi que je cache quand je passe les frontières parce que j'ai peur d'avoir des ennuis[44].

♉Moi, je n'ai que l'écriture, je n'ai que les mots mis les uns derrière les autres comme des sorts,

43. J'entends déjà Pascal Praud :

« Mais c'est inacceptable à la fin : CE LIVRE FAIT L'APOLOGIE DU TERRORISME MAIS COMMENT LAISSE-T-ON FAIRE ÇA DANS NOS ECOLES ? LES ETUDES UNIVERSITAIRES FABRIQUE DE WOKISME ISLAMISTE CA SUFFIT ! »

Calme-toi Pascal, je suis en Suisse déjà, donc ça te regarde pas, et puis il ne faut pas t'inquiéter pour l'instant c'est toujours ton côté de l'échiquier politique qui gagne : le Wokistan dictatorial est loiiiiiiiiiiiiin — et complètement incompatible avec nos valeurs qui te font si peur — contrairement aux autocraties fascisantes. Tu n'as pas de soucis à te faire. Tu as choisi le mauvais côté de l'histoire mais sur le court terme tu es tranquille. Alors ne t'énerve pas, ce serait con de mourir d'un infarctus alors que tu vois toutes tes idées nauséabondes devenir réalité. Courage petit père : « ça va bien se passer. » Bisou.

44. Je me suis retrouvé, une fois dans le bureau des services de renseignements chinois à Lhassa[z], c'était marrant mais je crois que c'était surtout le manque d'oxygène[a'] qui donnait ce sentiment. Lol.

z. C'est une vraie histoire hein ! J'allais au Népal en passant part la Chine et le Tibet, je suis la seule personne de l'avion qu'ils ont fait passer dans le petit bureau tout noir. Bon il faut dire que j'ai milité des années sur les sites de défense du

comme des invocations[45], comme des protections

peuple tibétain et que je signais de mon vrai nom[m], pas malin le gamin… Mais bon, je suis content[e] quand je regarde le petit moi qui se battait déjà contre le colonialisme le plus crasse[14].

m. Vrai nom qui est aujourd'hui un faux mais qui est encore vraiment écrit sur mon passeport.

14. Il est vrai qu'à l'époque je le voyais surtout quand il était loin de chez moi mais il faut bien commencer quelque part…

a'. Ils m'ont pas étranglé[e] hein ! C'est rapport à l'altitude de la ville : 3650 mètres, ça commence à faire haut.

45. Je reprends Nicolas Bouvier[b'] dans un entretien radiophonique de février 1982, retranscrit dans *Le hibou et la baleine*[c'], je me permets juste de le passer à l'inclusif[d'] parce que sinon ça me fait mal :

« Les magicien[n]es, lorsqu'[i]ls veulent s'opposer au mal — et le mal, c'est l'informe[q] —, utilisent de petites formes, que l'on appelle des formules. Alors moi, vingt trois ans plus tard, j'ai écrit ce petit livre [*Le poisson scorpion*] comme un exorcisme mineur. »

b'. Alors oui, je sais, c'est un bourgeois blanc cishet… On se demande un peu ce qu'il fait là mais en un sens je ne suis pas sectaire. Il est clair que Bouvier n'était pas un militant décolonial mais, contrairement à beaucoup à son époque, il a su poser un regard humble sans exotisme et évitant tout paternalisme sur cel[l]eux qu'il a rencontrés en chemin. Certains contemporains devraient s'inspirer de lui[c'].

c'. Coucou Sylvain Tesson et ton passéisme à la naphtaline, ton racisme et ton ton qui sent bon la merdasse coloniale ! Tu devrais en prendre de la graine ! Bisou.

c'. Éditions Zoé, 2013.

d'. Eh ben oui, quoi ! Rien n'indique qu'il ne l'aurait pas fait, s'il avait donné l'entretien maintenant. Et puis ici c'est moi le dm[d'], « je fais ce que je veux » pour reprendre les mots de Lisa Villaret[~], non mais !

d'. *Donjon master,* la personne qui raconte l'histoire et mène un jeu de rôle et qui, par conséquent, peut changer les règles si ça lui chante !

~. Cf. La Bonne Auberge, *L'ordalie,* saison 1, épisode 4 « La fille de Mizouna », Studio 17.

pour que le monde ne bascule pas complètement. Ils ne tiennent pas grand-chose. Ils ne tabassent pas bien fort mais ils sont mon lieu de résistance à moi. Celui depuis lequel je me sens bien[46], dans lequel je me sens à ma place. Celui où mon pouvoir magique, où mes formules de sorcière servent à quelque chose parce qu'elles créent des liens entre moi et les autres. Parce qu'elles tiennent quelque chose qui nous dépasse tous·tes un petit peu mais qui nous relie : le sentiment fondamental d'être présent·e·s au monde au même moment. Et puis, à défaut de tabasser, mes mots aiment. Dans la colère, dans la révolte, dans le trop plein et les envies de vomir j'essaie de ne pas oublier l'amour, les moments pour être ensemble. *Avec amour et rage :* c'est le cri de ralliement des enfants sauvages. Le cri qui peut, peut-être un peu, faire bouger le monde[47,48]. Je sais bien que ce n'est pas beaucoup. Je sais bien que ce n'est pas assez, qu'il faudrait monter des barricades et se tenir devant les canons, sous les lacrymos, s'enchaîner aux pieds des milliardaires, saboter les *yachts,* les *jets,* faire péter les banques, braquer les fourgons comme la bande à Fasel…

46. Note en passant : on oublie un peu trop souvent le fait de se sentir bien dans nos luttes.

47. Plus que celui que j'ai essayé de pratiquer pendant des années : le crâne rasé assis sur un coussin à méditer pour la paix dans le monde. Lol.

48. Si la rage et l'amour sont des outils, le prérequis à tout mon travail d'écriture c'est la naïveté qu'on peut faire infléchir la courbe de l'histoire, qu'on peut *servir à quelque chose.* Mais…

Mais, je dois me rendre à l'évidence :

1- je ne ferais pas long feu[49],

2- je crois en la force de la faiblesse, en l'opiniâtreté d'une résistance quotidienne qui tâcherait de mettre en lumière la joie[50] ET la colère et dans laquelle je ne perdrais pas l'énergie si nécessaire à la lutte et à la construction qui va avec[51].

♍Alors oui, mes textes ne sont que des mauvaises herbes qui percent le béton, rien de plus. Ce n'est pas un manque d'ambition, ce n'est pas une naïveté feinte ou de la fausse modestie, non. Je crois qu'on ne fait que ça : planter des trucs qui, un jour, en fonction du monde dans lequel ils poussent

49. J'ai essayé, je vous jure ! Résultat : *burn-out* militant en moins de trois semaines !

50. Encore une fois Deleuze sur Spinoza : « Ils ont besoin de faire régner la tristesse parce que le pouvoir qu'ils ont ne peut être fondé que sur la tristesse. Et Spinoza fait un portrait très étrange du tyran, en expliquant que le tyran c'est quelqu'un qui a besoin, avant tout, de la tristesse de ses sujets. »e'

e'. Cité dans l'édito de Blast, du 22 janvier 2025. Et c'est drôle parce que j'ai écrit le passage sur Spinoza avant-hier(ɨ, j'aime quand mes sources se croisent.

(ɨ、 Le 20 janvier 2025 du coup, pas le avant-hier de vous qui êtes en train de lire. Sinon ça n'a aucun sens.

51. Ben oui, si on lutte contre un système mais que, dans le même temps, on attend qu'il soit complètement tombé pour penser à ce qu'on va mettre en place après, on risque de se retrouver un petit moment dans une impasse, héhé.

peuvent provoquer un changement[52]. [y]Mais il ne faut pas attendre de la littérature qu'elle change le monde. C'est lui donner trop d'importance, c'est lui faire porter un poids insupportable[53]. L'art n'a jamais sauvé le monde[54], l'art n'est qu'un reflet, une mise en forme d'espoirs et d'aspirations. La narration n'est qu'une tentative d'organiser le monde. Si ça se trouve, c'est déjà le *pourquoi* des peintures rupestres : donner aux humains un peu de contrôle sur un monde trop mystérieux, indéchiffrable, sur un monde qui fait peur. Mettre en image c'est déjà un moyen de se rassurer, d'articuler

52. Mon ancien patron, Thierry, qui était loin d'être un philosophe, disait tout le temps un truc vraiment pas con : « Une révolution on sait jamais d'où ça vient, ni quand ça sort. C'est la chose la plus imprévisible du monde. » Ah Thierry ! Sur ce coup, il a raison !

53. Dans le sens de *qui-ne-peut-pas-être-supporté.*

54. En fait, il a même été le plus souvent du côté du pouvoir, n'oublions pas. Et même les arts subversifs se retrouvent, un jour, du côté du pouvoir… J'ai assisté, aux *Eventi letterari di Monte Verità*[f'], à une performance sur des textes *dada* dans une atmosphère religieuse de dévotion qui aurait sans doute fait se retourner dans leurs tombes tous les auteurs[g'] convoqués ce soir-là. La subversion d'un siècle passé peut donner du grain à moudre à nos réflexions si elle est réactualisée, sinon ce n'est qu'un cache-misère pour éviter de se poser les questions actuelles. Ce n'est plus qu'une adoration d'une religion vidée de sa substance, l'occasion de se donner bonne conscience, de s'acheter une conduite. « Mais non, regardez mon cher je ne peux pas faire partie du problème j'adooooooooore la subversion de dada ! » TG[h'] !

f'. L'angoisse ces rencontres : que des vieux riches partout partout partout ! Niveau inclusion on est proche du degré zéro. Moi j'y étais pour une caution *jeune queer* mais en

le monde suivant un rapport qui précède peut-être même le symbolisme religieux[55]. Peut-être que la peinture rupestre, elle ne symbolise que ce qu'elle est : une reproduction du monde à une échelle *compréhensible, articulable* dans un cerveau de primate. C'est peut-être même le balbutiement du langage[56].

observateurice hein ! Il faudrait pas laisser trop de place ! Non si vous voulez voir des vrais évènements littéraires, c'est pas pour être chauvin mais allez à *Textures* à Fribourg‡.

‡. C'est même pas du placement de produit ou une tentative de pot-de-vin, ils liront jamais ce texte !

g'. Vous avez bien lu, ne cherchez pas le glyphe non-binaire à *Monte Verità !*

h'. Ça veut dire « Ta Gueule ». Oui, j'ai décidé de faire dans la pédagogie. Et encore une fois c'est sûr que c'est pas de la grande littérature mais la grande littérature, comme les grands hommes, j'ai pas tellement envie de m'y identifier. *Sorry not sorry.*

55. Une des théories sur les peintures rupestres, c'est qu'elles seraient le fruit de rituels animistes et totémiques.

56. Non mais attendez, je ne vous mens pas ! J'ai écrit ça et puis je me suis demandé « peut-être qu'il y a quelqu'une qui a écrit là-dessus… » BIM ! Descola LUI-MÊME pose l'hypothèse de la peinture rupestre comme un moyen pour nos ancêtres d'articuler des idées complexes avant la naissance du langage. Alors moi, du coup, j'ai deux hypothèses : soit je suis très très intelligente OU ma pensée n'est pas tellement originale[i']…

i'. Oui, j'ai parfois du mal à trouver la voie médiane. C'est pour ça que je disais tout à l'heure que faire la révolution en méditant, je crois que c'est pas tellement tellement ma voie…

Peut-être que le fait de raconter des histoires, de *se* raconter des histoires d'abord[57], c'est un outil

[57] Je ne sais pas ce qu'il en est pour les autres mais j'imagine qu'un des plaisirs partagés par les auteurices, c'est celui de découvrir un nouvel agencement de mots qui fait sens. J'allais écrire : « de découvrir une nouvelle histoire » mais ce n'est pas vraiment ça... L'important n'est pas l'histoire, pas la narration mais ce qui se dégage : le sentiment diffus, parfois innommable, indicible mais qui met quelque chose en mouvement à l'intérieur : un sentiment *d'enlèvement*[j']. Et c'est là que la magie et le mystère reviennent. La littérature n'a pas besoin d'être *narrative :* « La poésie n'est pas une façon chic de donner des informations. C'est une incantation, un sort. »[k']

[j'] *Enlèvement* c'est le mot : ce n'est pas seulement un *élèvement* mais quelque chose qui agrippe à l'intérieur et qui tire, qui tire et qui fait sortir de soi. Mais cette sortie, ce n'est pas une absence mais plutôt une participation complète et entière au monde pendant un instant qu'on aimerait éternel mais en même temps non, parce que les plaisirs de ce plan d'existence terrestre, ils sont quand même aussi super faut pas se mentir !

Genre manger, boire, faire l'amour, dormir...

[k'] Philip Pullman, cité par Alok Vaid-Menon dans une vidéo instagram dont j'aurais bien peine à retrouver la source.

Des deux, c'est surtout celui qui m'intéresse. Personne non-binaire américaine racisée – il part avec pas mal de désavantages sur les autres déjà – qui utilise la poésie, la performance, la mode mais aussi la *stand-up comedy* pour explorer et médiatiser les questions du genre et les traumas de la communauté trans*. Il dit souvent des choses toutes simples mais qui font comme des petits enlèvements justement.

J'aimerais bien vous dire que je vis dans un chalet et que, quand j'ai fini de couper mon bois de chauffage en chemise gruyérienne[a], je contemple la cime enneigée des montagnes en écrivant des poèmes dans un carnet en cuir de taupe. Ou même, que j'habite dans un bel appartement et qu'à mes heures perdues je sors un livre de ma gigantesque bibliothèque pour le lire et réfléchir à la vie, à l'amour et à l'éternité devant les lumières de la ville qui illuminent la nuit d'encre et la lune qui se reflète dans

de peureuxses, un outil d'idiotes pour celleux qui ne comprennent rien au monde, qui peinent à comprendre :

---

les replis de mon cœur[月]. Mais non. Non. Non le plus souvent je stagne des heures sur des vidéos nazes sur Instagram* malgré mes tentatives de ne pas les laisser gérer mes Tiers paysages…

日. Ça d'ailleurs c'est un truc sur lequel il faudrait travailler. Quand je vivais en France, je portais régulièrement une chemise gruyérienne, tout simplement parce que c'est joli. On me faisait plein de compliments, c'était le kiff absolu franchement : les jours gruyériens, j'étais la roi·ne du bal. En Suisse, par contre, la chemise gruyérienne c'est quand même un truc de facho et il y a quelque chose que je ne comprends pas : pourquoi laisser la tradition aux traditionnalistes ? Pourquoi ne pas la reprendre à notre compte ? Une poya *woke*, du yoddle trans*… Il y a de la fête, de la joie, de la beauté dans certaines traditions. Si, un jour, j'ai de la moula, je me ferai faire une chemise gruyérienne brodée avec des sequins roses et dorés, ce sera beau et ça fera râler les tenants d'une tradition « pure » qui n'a, en fait, jamais existé.

月. LOL

火. Alors, il y a quand même quelque chose de bien avec la politique facho de Meta qu'on fait semblant de découvrir ces jours. C'est qu'on se demande si on ne va pas quitter ces plateformes pour aller ailleurs. Ce qui serait super, c'est que cet ailleurs soit nos rues et nos maisons[火], qu'on reprenne du temps pour faire lien social autrement et récupérer notre propre temps de cerveau disponible pour s'appeler, s'envoyer des lettres, se rencontrer, FAIRE LA RÉVOLUTION. À l'heure où je vous parle, j'essaie de me faire à cette idée. Je suis pas meilleure qu'ure autre alors c'est un peu long. En fait, j'ai peur de perdre l'espace communautaire où je fais ma pub. C'est là que je me dis que mes idéaux politiques tiennent à peu de choses. Ou bien qu'ils sont très très forts à nous faire croire qu'on a besoin d'eux alors qu'en fait : non.

1- ce que l'humain fait au milieu de ce bazar,

2- ce qu'Ɨls-mêmes y font,

3- pourquoi on semble être les seuƃs à ne rien comprendre et, par conséquent, à mettre encore plus le bazar[58].

58. Ah oui, c'est un truc qui me fascine ça : la soi-disant supériorité de l'homme sur les autres espèces, alors qu'on semble quand même être les seuƃs à se demander ce qu'on fait là ! Dans un projet de roman animalier abandonné, j'avais écrit :

> « Tu me dis : "Je suis sûrɛ qu'un jour, on saura communiquer avec les baleines. Ce n'est qu'une question de temps. Il y a des linguistes et des biologistes qui ont commencé à isoler les patterns d'ultrasons des orques. Elles se parlent toute la journée et on sait maintenant à quoi correspondent les sons : il y a ceux de la chasse, ceux du plaisir, ceux du « il faut rentrer à la maison maintenant ». Moi je suis persuadéɛ qu'un jour on arrivera à se comprendre. Tu imagines : tu es sous l'eau avec cet appareil qui transforme les chants des baleines en idées humaines et vice-versa. Tu nages tranquillement. Tu appelles une grande baleine bleue qui arrive et qui te regarde avec curiosité. Ça fait des siècles que, dans sa langue, on parle de ces petites choses qui vivent à la surface et qui ont construit des grands machins qui flottent parce qu'elles ont peur de se mettre à l'eau et de devenir différentes, de devenir qui elles pourraient devenir : libérées de la pesanteur. Elle bénit ses ancêtres et elle n'en veut même pas tellement à ces petits êtres qui ont harponné tant de ses congénères. Elles n'ont jamais pensé à faire la guerre en retour, les grandes baleines bleues, parce que le mot, l'idée même de la guerre n'existe pas dans leurs langages. La loi du Talion n'a jamais, jamais, existé et il ne viendrait à

aucune baleine bleue digne de ce nom, d'invoquer les mots « nageoire pour nageoire, fanon pour fanon » non. Elles savent par intuition qu'il y a des milliers d'années elles étaient attachées à la terre comme nous autres les petites choses. Elles nous regardent avec compassion, elles se disent « les pauvres, les pauvres. Ne pas pouvoir se mouvoir en trois dimensions : tragédie. » Elles nagent. Elles continuent de nager et de laisser faire le temps. Un jour il y a bien eu une pour essayer de déroger à la règle. Les autres l'ont tenue pour folle et elle a fini harponnée plus vite que les autres. Alors, la grande matriarche y a vu un exemple. Elles ont préféré nager plus loin, plus longtemps, plus discrètement. Elles disent que si elles doivent disparaître « après tout c'est la vie. » Elle te parle de tout ça la baleine. Si on pouvait lui parler à la grande matriarche, elle nous raconterait sûrement des histoires oubliées des êtres humains et peut-être même des choses qui nous seraient complètement incompréhensibles. Tu imagines toi, des notions inimaginables. Comment elles pensent la création du monde les baleines ? Est-ce qu'elles y pensent ? Est-ce qu'elles pensent à la mort ? Est-ce qu'elles font des crises d'angoisse les baleines ? Et puis, c'est quoi la vie pour un être qui ne dort jamais plus qu'à moitié ? La mort ne peut plus être une nuit."

Je te demande si tu penses qu'elles sont aussi perdues que nous, les grandes baleines bleues, si elles se posent la question de leur présence ici.

— Et les éléphants ? Et les autres primates ?

— Il faudra leur demander quand on pourra enfin parler avec elleux, tu réponds. En faisant attention à ne pas les *brain fucker.* »

Alors, peut-être que la frustration dont parle Stéphanie Vovor[59], ce n'est pas seulement celle de ne pas savoir articuler les pensées mais *d'abord* de ne pas savoir articuler le monde. Et tous les intellectuels, tous les académiciens, tous les tenants des cadres bien établis, des hiérarchisations, de la classification coloniale sont simplement des idiots qui cachent leur idiotie et leur peur derrière un vernis bien épais et qui ont peur d'être découverts faibles et peureux.

Mais moi, souvenons-nous, je crois dans le brin d'herbe♍. Je crois dans la faiblesse. Je crois dans la peur. J'essaie tous les jours de ne pas être submergé·e par elles, d'apprivoiser les crises d'angoisse comme un certain saint dont j'ai partagé le nom a apprivoisé un loup en lui parlant simplement et en comprenant sa faim. Je le dis : j'ai peur. J'ai peur, je suis faible, je ne suis pas grand-chose. Et alors, dans un retournement : ♎la poésie apparaît.

Et elle apparaît, justement, dans tous les trous, tous les interstices, toutes les impossibilités. Toute petite, toute humble, elle était là, elle a toujours été là. Sans que je ne sache la voir, depuis le début, parce que j'étais aveugle à moi-même[60]. Elle était là dans les phrases des romans qui n'existeront pas dans les moments sans écriture où je regardais les

59. « C'est un outil de frustrés l'écriture. Tu sais, j'écris parce que je n'ai pas pu parler. »[1]

1. In *Frénésie,* Le Castor Astral, 2023.

60. De la même façon que j'ai cru être un homme cis pendant trente-trois ans.

montagnes et les villes et les plaines et les ombres et les rizières et les mers et les gens par la fenêtre des trains par celles des cabanes et des maisons de ma vie où je regardais dans les yeux de tous·tes celleux que j'ai aimé·s dans tous les verres de bières de chai de diabolo menthe de gingembre chaud de sake dans les tasses de thé que j'ai bues dans les mots écrits sur les parois des baignoires dans les pierres dans ma mémoire qui oublie tout dans les passages dans l'éphémère ou dans les codes des disques durs de mes ordinateurs dans les amours multiples et leur absence de mots les musiques que je ne sais pas composer les fêtes les partages les rires et les pleurs dans les doutes et les quelques certitudes qui s'éveillent quand on croise le beau l'épiphanie les petits éveils et les gros endormissements dans les ponts jetés sur les rivières ou entre les cœurs dans tous les poncifs que la poésie a fabriqués ou fabriquera encore oui oui oui j'écris de la poésie.

Poésie pourtant.
Le mot me semble presque
trompeur,
enjôleur,
un brin *mascu* même.

Il me donne cette *vibe* d'amour romantique. Je vois des vieux types qui courent après des images de *La Femme*[61] sans jamais s'intéresser aux femmes. J'entends des métaphores éculées entre les paysages, les sentiments et la couleur du ciel, des mots à l'odeur de naphtaline un peu mièvres, dits et redits dans un sens et dans l'autre puis dans l'autre et dans l'un. Je lis tous les poncifs poncés par des générations d'auteurs en mal d'amour. Je vois les échos des rimes d'une Antiquité fantasmée[62], de la Beauté qui viendrait du Haut, du Sublime[63] à

61. Être divin quand ils la chassent mais qui doit devenir épouse et mère et ne plus recevoir aucune considération quand elle passe le pas de la porte de la vie commune. Et finalement, ils donnent presque raison à ce que je dis ces cons : une fois les choses[m'] domestiquées[n'], harmonisées, appaisées, retournées à l'ordre, à *leur place,* elles n'ont plus d'intérêt[ᘓ][62]…

m'. J'ai quand même pas besoin de revenir sur l'objectivation de la femme ?

n'. Littéralement qui est lié à la maison.

62. Et par là-même, complètement édulcorée.

63. Wow toutes ces majuscules ça me donne envie de vomir. Moi normalement j'en mets même pas au début des phrases tellement je suis ure rebelle hors du système[o'].

o'. Prout[ᖃ].

ᖃ、 — Est-ce qu'ɨl est en train de péter un câble ?

— Oui alors là, je crois qu'on peut le dire… Bon après, ɨl est clairement pas habitué à écrire des longs trucs comme ça, je crois que c'est trop pour son cerveau de moineau.

— Ça doit être ça. Mais j'espère qu'ɨl t'entend pas.

— Pourquoi ?

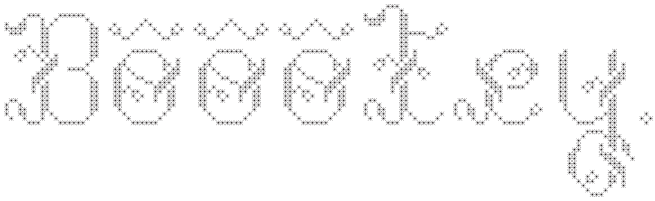
— Ɨl est sûre d'être un aigle, ou au moins un milan. S'ɨl apprend qu'ɨl est un moineau ça risque de lui faire un coup…

— Oh ben écoute… On lui dira que les aigles c'est trop jupitérien, ça lea calmera.

— *Good one !*

jamais perdu dans les brumes de l'Histoire et de la Perte du Jardin d'Eden[64] ou plus Aucun Mortel Ne Mettra Plus Jamais Les PIEDS ! OH RAGE ! OH DÉSESPÔAAAAR[65] !!!

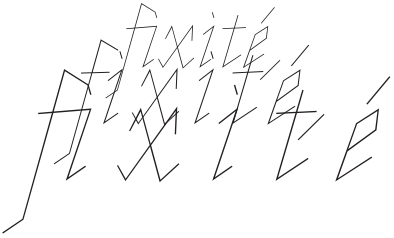
Oui enfin bon… Pardon pour le coup. C'est toute cette pôêysie qui me rend tendœ. Le mythe de cette forme qui la ferait descendre directement d'Apollon, le dieu de la



De la beauté oui, certes… Mais aussi de l'Harmonie, de ce qui est rangé, ordonné, pacifié. C'est un peu la Marie Kondo de l'Olympe, l'Apollon. Obnubilé par le minimalisme, il faudrait que rien ne dépasse, que tout ne soit que pure forme alors il crée la beauté par le rangement, par la classification, par la domestication. Et c'est aussi le fantasme colonisateur : il faut nettoyer le monde, il faut ordonner le chaos pour que naisse le beau, pour que naisse l'éternel. Et l'éternel, par définition, ne peut pas changer.

64. Eh flicaille… ! C'est que ça continue…

65. Eh merde… Je savais que j'allais perdre les pédales….



Et l'être humain qui n'est pas censé être un point mais une trajectoire se retrouve piégé à jamais dans la quête du retour au jardin d'Eden et dans ses *c'était mieux avant* et il construit des systèmes rigides implacables dans lesquels ce qui dépasse, ce qui se meut, ce qui veut avancer, *devenir,* doit se taire et se terrer et c'est l'émergence de l'autre pôle extrême de la survie : la poésie de New York et du monde moderne celle qui pue la crasse la pisse et le whisky celle du monde destroy des vieux mecs qu'ont pas trouvé leur place parce que de toute façon il n'y avait pas de place pour leur chagrin pour leur regret pour l'once de compassion qu'ils avaient encore étant gosse et qui meurent seuls dans les regrets et le chagrin d'une vie cassée qui n'a pas pu être remontée en quelque chose de sensé c'est la beauté morbide de ce qui ne tient pas debout de ce qui ne tient pas tout court de ce qui se décompose sans espoir et que seuls le chaos et l'absence d'un sens ultime peuvent rendre supportables. C'est une poésie sans dieu. Car quel dieu pourrait tolérer un monde sans sens ?

Il y en a bien un à quelque part. Voire quelques-uns à quelques parts. Dionysos avec ses bacchanales[66], Gargantua[67] et le ↗carnaval[68].

66. Les bacchanales étaient des fêtes religieuses de l'Antiquité gréco-romaine. Ces célébrations étaient marquées par des rituels de danse, de musique, de consommation d'alcool et de libération des contraintes sociales. À l'origine, les bacchanales étaient des cérémonies secrètes, souvent nocturnes, réservées aux femmes[p'] qui entraient en transe par la danse et le chant.

p'. Tiens donc ?

67. Dans son livre *Aux origines du carnaval*[q'], Anne-Lombard Jourdan[r'] identifie le roi de Carnaval à *Dis Pater,* le dieu originel des Gaulois[s'], celui d'avant la colonisation de la Gaule par les Romains. « Dans sa quête des Antiquités de la France et dans sa remontée des temps, Rabelais se heurta au dieu ancêtre de tous les Gaulois, évoqué par César, et qu'il identifia à Gargantua. » Pacôme Thiellement, lui, identifie Gargantua au roi de Carnaval.

q'. Odile Jacob[や], 2005.

や、 C'est le nom d'une édition, enfin de quelqu'ure aussi j'imagine mais là c'est seulement la référence à l'édition, c'est pour ça que je la présente pas !

r'. Historienne.

s'. Assimilé à Pluton chez les Romains. La théorie de Jean-Louis Brunaux[ゆ] serait que les Gaulois, croyant en la métempsychose[よ] voyait dans le dieu de la mort le père de toutes les âmes quittant sporadiquement le monde *d'en-dessous* pour s'incarner sur la terre.

ゆ、 Archéologue et chercheur au CNRS.

よ、 Tiens, la revoilà, celle-ci !

68. Bien sûr, je ne parle pas du carnaval de l'école quand j'avais 5 ans où ils m'ont costumé en indien[1]e mais de celui que Pacome Thiellement[t'] fait descendre — justement — des bacchanales et qu'il qualifie de « *religion d'en bas* qui ne peut être totalement annihilée par celle d'en haut. »[u'] Celui qui autorise, pour un temps, tous les débordements, les transgressions, les inversions de la hiérarchisation. Je

ne vais pas faire ici une analyse complète du carnaval[v] mais partons de l'idée suivante : le carnaval est un moment où l'ordre et le chaos sont exactement la même chose.

[t] Qui n'est pas historien mais exégète rappelons-le. Ce qui fait toute la différence dans ce cas. La question n'est pas tant celle de la véracité de l'histoire mais de sa lecture. Ou plutôt du choix de cette lecture. Le sens et la vérité de l'histoire n'existent pas. Nous *relisons* toujours le passé, la quête du sens est un puzzle avec plusieurs solutions. Il s'agit alors d'essayer de trouver un *outcome* qui nous permette de nous relier avec *ce-qui-s'est-passé-avant.* C'est toujours un exercice *a posteriori.* C'est d'ailleurs là qu'il faut faire mééééééga attention. Parce que les outils des historiens et des théoriciens du complot sont les mêmes : les sources. Là où l'ure reprend tout son travail s'il trouve une source contradictoire, l'autre ne choisit que celles qui s'accordent avec la conclusion qu'il a déjà avant de commencer. Ce que j'aime avec Thiellement et la revendication de l'exégèse, c'est le fait *d'assumer la lecture comme telle*. Il prévient dès le début : je ne fais pas de l'histoire, je vous *raconte* une histoire. Ça n'empêche pas que cette histoire soit référencée et écrite avec rigueur mais ça reste *une* histoire.

[u] *L'Empire n'a jamais pris fin,* épisode 8 : « Rabelais emmerde Macron et en fait de l'or »[s], Pacôme Thiellement, Blast, 2024.

[s] Roooo, mais c'est tellement jouissif d'écrire ces mots dans mon mémoire !

[v] Surtout qu'il y a plein d'explications qui divergent.

Pour certaires le chaos du carnaval est une soupape qui permet aux oppressés de souffler un moment. Une sorte de purge pour que l'ordre puisse régner le reste du temps.

Pour d'autres ce qui compte c'est le retour à l'ordre. Le carnaval est une reconstitution du monde chaotique et le symbole de l'importance du retour à l'ordre. On brûle alors le roi de carnaval pour retrouver un monde viable et vivable[q].

Moi, je vais utiliser l'axiome suivant : le carnaval est une résurgence d'une spiritualité d'avant l'ordre imposé par le haut et que l'Église catholique n'a pas réussi à réprimer pendant le Moyen-Âge[z]. Dans cette perspective le chaos

Ils ont toujours été là, à notre disposition, à nous accompagner dans des libations qui trouvent leur sens dans le partage qu'elles induisent. On ne parle pas tant de boire ici, de s'enivrer jusqu'au matin que de le faire *ensemble.* Et, le faisant ensemble, de permettre, au moins pour un temps[69], le retournement de toutes les valeurs, la véritable révolution. Si Apollon est la beauté ordonnatrice, une des valeurs morales symboliquement les plus hautes en Occident, Dionysos, dieu du vin, de l'extase, de la folie divine est celui de la fertilité, d'une forme certaine de renouveau. Oui, c'est dans l'extase et la folie[70] que le monde se régénère, que la possibilité de mettre en mouvement apparaît et que la nouveauté peut émerger. À chaque âge, à chaque génération, à chaque seconde.

n'est pas une entité à ordonner mais un vecteur de créativité, d'émancipation du pouvoir et de mise en mouvement du monde.

ｙ、 Au lieu de brûler le pouvoir qui nous maintient dans la merde jusqu'aux oreilles.

ｚ、 Ce n'est donc pas qu'elle *l'autorise* mais qu'elle ne peut pas faire autrement que de *l'accepter*. Elle finira d'ailleurs par le faire interdire à la fin du Moyen-Âge.

69. Même si j'aimerais que le retournement des valeurs soit permanent. Plus d'ordre bourgeois, ni aristocratique, ni religieux, ni méritocratique, ni ploutocratique, ni rienocratique… Une anarchie dans le plus beau sens du terme : un endroit où personne ne peut devenir ivre de pouvoir parce qu'il n'appartient à personne.

70. Je profite pour m'extraire de mon concept poétique occidento-centré[w]. Parce que l'ivresse, la joie, l'extase, c'est tout le territoire de la poésie mystique soufie, de la poésie oisive classique chinoise, mais aussi du *haikai* japonais[x]. Relisons Rûmi, Râbi'a al-Adawiyya, Li-Po, Issa. Els sont

Dans cette agitation perpétuelle, cette ivresse de la réinvention, ce refus de la fixité imposée se trouve une beauté qui ne cherche pas l'honneur d'être figée dans le marbre. Elle tient à son envol, elle tient à l'intensité d'un moment tendu entre deux vides, elle tient presque à n'être qu'écho, vibration. De toute façon, qui peut encore lire le marbre après quelques siècles ? De toute façon, un instant ne contient-il pas toute l'éternité ? Il y a quelque chose qui danse dans un moment partagé, quelque chose que je ne saurais nommer mais qui éclate, qui déborde la littérature, qui sort du livre. Il y a le souvenir du feu, cadeau donné aux humaines, le rappel de la communauté loin de nos individualismes. C'est peut-être pour ça que mes textes choisissent de s'incarner dans la performance, sur la scène. Ils sont trop tendus, ils ne tiennent pas en places mes mots. Imprimés, ils se perdent, se ternissent, se rabougrissent, ils ne résonnent pas. Ils ont besoin d'un espace pour s'envoler et vibrer quelque part

---

tous·tes à leur endroit et à leur époque des repousseur·euses de la fixité, de metteur·euses en mouvement du monde par la poésie, qui devient célébration du monde.

w. *Damn,* il était temps…

x. Pardon aux tenants de la classe et de l'idée d'un Japon savamment élégant mais ce haikai est juste le meilleur du monde : « juste avant sa mort/mon père/pète encore. »[41]

41. Yamazaki Sōkan (1465-1553), in *Un haiku satirique*, Jean Cholley, Publication Orientaliste de France*, 1957.

*. Ouais, heureusement que ça date parce que le nom de cette édition c'est clairement pas possible…

entre le public et moi[71], pour ne plus être miens mais devenir les nôtres et faire fondre la solitude[72] de l'auteurice, les solitudes des spectateurices[73] et nous emmener dans un Tiers paysage commun où tout redevient possible.

---

71. Ce serait super qu'il en reste un bout dans le cœur de certaires spectateurices, peut-être pas jusqu'à leur mort mais un petit moment !

72. Le métier d'auteurice demande une certaine solitude. *Certaine* seulement. Il est vrai que la création littéraire a besoin de calme, de silence et d'espace pour se déployer. On n'est pas obligé·es non plus de vivre comme des moinia·les et de rester dans l'inconfort devant les impasses de nos écrits. On a le droit de se rassembler, de lire nos essais ratés, de présenter au public des projets en cours, pas encore imprimés/reliés/dans leurs habits de lumières. On peut faire part de la lutte que c'est d'écrire, que nos *métiers-passion* ils se font bien rarement dans une joie continue, que ce n'est pas parce qu'on aime notre travail que ce n'est pas un travail[y'] ! En fait, on a le droit de se plaindre. Je crois qu'on devrait faire tomber nos masques de pureté, de prétention[z'] et se montrer fragiles dans le processus. Je ne crois pas qu'on se valorise en ne montrant que le résultat, je ne crois pas qu'on perde la magie en dévoilant des bouts de nos échafaudages qui font tenir nos textes.

y'. Ce mythe du « si vous faites un travail qui vous plait, vous n'irez plus jamais travailler » mais looooool c'est pas parce que ça plait que c'est simple !

z'. De peur qu'on nous vole nos idées aussi ! *True story :* dans un workshop on m'a conseillé de ne pas trop partager mes étapes de travail, parce qu'il ne fallait pas trop que je me fie aux auteurices de ma génération, parce qu'Ils pourraient me piquer mes idées et se faire connaître à ma place ! JE VOUS JURE QUE C'EST VRAI !

73. Une des techniques d'oppression de tout gouvernement autoritaire est de faire croire à chaque individu qu'Il ne peut rien et de l'enfermer dans une solitude qui, effectivement,

J'aime entendre les rires de celleux qui m'écoutent.

J'aime essuyer les larmes de celleux qui m'écoutent.

J'aime sentir que nous ne sommes pas seules et que le monde n'est pas encore prêt à s'effondrer. C'est peut-être une chimère mais c'est ce dont j'ai besoin.

rend toute action impossible ou inutile.

Et pourquoi écrire, si ce n'est pour faire advenir ce qui nous manque ?

♈J'ai plaisir à croire que mes performances viennent de là, d'un mouvement de fête qui nous prendrait par le bas, par une spiritualité qui n'a pas peur du chaos, qui n'a pas peur du mouvement. J'ai plaisir à croire que, plus proche de nous, elles tiennent de la beauté *camp*[74] d'une performance de *drag-queens*. Celle qui accepte l'excès, la subversion,

74. Le *camp* est l'art de l'excès, du détournement et de la flamboyance. Il repose sur une théâtralité assumée où l'artifice l'emporte sur le naturel[a"]. Paul Baker[b"] en identifie plusieurs marqueurs : l'exagération, l'artifice, une naïveté feinte qui flirte avec l'humour absurde et une posture de marginalité qui défie les normes dominantes, notamment en lien avec la culture queer. Jack Babuscio[c"] voit dans le *camp* bien plus qu'un simple goût pour le kitsch : il s'agit d'une sensibilité profondément queer qui transforme la stigmatisation en fierté. Le *camp* retourne le trauma en spectacle, il sublime ce qui marginalise en objet de fascination. Son ironie, son esthétisme outrancier, sa théâtralité et son humour ne sont pas qu'une posture : ils sont une réponse aux oppressions, un pied de nez jubilatoire à la normalité. À l'image du théâtre dionysiaque, où l'ivresse et la métamorphose permettaient de transcender l'ordre social, le *camp* est une célébration libératrice du faux, du trop, du hors-norme — un rite où la subversion devient extase.

a". Le naturel n'étant qu'une façon de nommer et de légitimer une norme. Le *camp* ne se contente pas de nier le naturel, il le transcende pour atteindre un au-delà du normatif et, finalement, montrer le réel. Le *camp* ne vise pas seulement à masquer ou à contredire la nature, il joue avec elle, la déforme, l'exagère jusqu'à en faire autre chose — un espace de transformation où l'identité, le genre et la norme deviennent fluides, malléables, théâtralisés. C'est une forme d'alchimie esthétique qui, à force d'artifices, atteint une vérité supérieure, presque mythologique.

b". Linguiste et universitaire.

c". Journaliste.

le grotesque et qui fait du trop un art[75]. Oui c'est ça : ma poésie est une *drag-queen* qui se joue des apparences, qui utilise l'artifice pour se montrer telle qu'elle est vraiment, qui se déguise en son être intérieur, qui retourne le trauma pour en faire une joie, une revendication. Ma poésie se revendique queer, se réclame de la filliation[76] des performances des féministes lesbiennes[77] qui, ne trouvant pas d'espace chez les éditeurs, ont fait résonner les bars et les cafés, ont créé des espaces alternatifs pour faire vivre leurs voix[78].

75. Le carnaval encore et toujours huhu.

76. C'est comme la filiation mais féminin parce que, merde, j'ai pas écrit tout ça pour finir par utiliser un mot du patriarcat.

77. La poésie féministe a été un terrain immense d'expérimentations collectives, une réappropriation des mots mais aussi des techniques de diffusion. Puisque les maisons d'édition étaient plutôt frileuses à leur égard[d"], on leur doit bon nombre de formes performatives et de pratiques de fanzine qui ont permis de redonner le pouvoir aux autrices. À ce sujet, on pourra se reporter à *Je transporte des explosifs, on les appelle poésie*[e"].

d". À leur encontre ?

e". Essai de 1982, écrit par la poétesse féministe Jan Clausen. Elle y raconte l'histoire des premières années du mouvement de la poésie féministe.

78. Tiens, tiens, tiens. Mais ça me fait penser à un petit truc tout d'un coup. Non parce que je pense au public, là, qui vient écouter des perfos. Et dans ma tête ça fait *clic, clic clic pan pan pan*[f"]. *Public, publication…* Attendez mais c'est le même mot ça, la même racine quoi. Alors laissez-moi deux secondes que je check quelque chose…

Ah ben oui, voilà : « *Publication*, nom féminin, action par laquelle on rend une chose publique »[g"].

Alors, la prochaine fois qu'on me demandera si je suis publié·e, je répondrai : « oui, je suis publié·e par mes gens, mon peuple, mes pairs humaines. Celleux qui écoutent de la poésie dans les petits rades, dans les bouquineries, les jardins bios, sur les places et dans les rues[h"]. Celleux qui se marrent d'une poésie glissée dans un wagon de train. On fait communauté avec les auteurices qui disent avec leurs propres langues. Celleux qui osent dépasser la validation d'en haut en imprimant des fanzines en riso. Parce qu'elle est aussi là, la reprise de pouvoir, c'est aussi dans ces actes-là que l'on reprend en main la ligne de production. Il y a quelque chose de jouissif là-dedans, à ne plus attendre. Il y a quelque chose de carnavalesque dans l'autopublication : une inversion de hiérarchie, une forme d'auto-validation, de confiance en soi. L'imprimerie continue de changer le monde. Et si L'EMPIRE N'A JAMAIS PRIS FIN, la résistance non plus[i"].

f". *Clic clic pan pan*, Yanns, sur « Pays des Merveilles » Prodige Music, 2022.

g". Wiktionnaire. Vous ne m'enlèverez pas l'idée de la qualité de cette source. Non, non, non.

h". Il y a une sagesse dans l'oralité qui dépasse les contingences économiques. Lire un texte dans la rue, ça ne coûte rien à produire héhéↄ.

ↄ、 Ça n'enlève pas la question de la survie *though.*

i". ATTENTION GROSSE ALARME QUI BRILLE EN ROUGE QUAND MÊME : on pourrait croire, avec tout ça, que j'ai quelque chose *contre* la publication par les maisons d'édition. C'est vrai que tout à l'heure, j'ai pu laisser planer un doute alors je vais préciser : je crois AUSSI en cette validation qui permet une autre forme de partage, elle est AUSSI importante mais sur un autre registre qui est celui de la *reconnaissance* et non de *l'existence*. La question de l'édition de toute façon est complexe et il faudrait l'analyser à l'aune des théories économiques mais aussi à travers les prismes de l'oppression, du nivellement, des risques impliquant ceci

Nos textes sont des revendications et j'aimerais que les miens prennent place dans les rues, dans tous les espaces que nous devrions redonner au public, au commun, ils n'ont cure d'être partagés sur les réseaux sociaux des milliardaires, ils veulent traverser le monde et résonner sur les pavés.

Est-ce que j'en aurai le courage ? Est-ce que je saurai sortir des murs du confort ? C'est une autre histoire qui devra être racontée dans un autre futur. En attendant, je peux seulement dire que j'ai longtemps eu peur de la mort[79], que j'ai longtemps voulu faire *quelque-chose-qui-resterait-pour-les-siècles-des-siècles-amen*[80] mais que l'éternité pour moi, n'a plus d'importance[81].

Ce qui compte : ici. Et maintenant[82]. Et ensemble.

Ce qui compte : se rassembler autour du feu et se raconter des histoires.

Point.

---

ou cela et ce n'est pas l'objectif ici... Et puis, c'est un monde vaste et il y a des univers entiers entre, disons, Hachette et les Éditions d'En Bas par exemple.

79. Ce ne sera jamais fini, j'imagine. Enfin si, à la fin ahah !

80. Ça, c'est bien fini par contre.

81. Cf. *Choses qui font battre le cœur, conversations avec Aoki Akiharu*, François Gremaud et Aoki Akiharu, 2017.

82. Mais alors ? Ces années passées assiæ sur un coussin m'auraient apporté quelque chose ?

Il est là le territoire de ma littérature[83]. Dans cette simplicité-là, des histoires préhistoriques aux rites païens, du carnaval médiéval aux performances de *drag*, du théâtre dionysiaque à la performance féministe lesbienne, dans les feux que nous allumerons, ensemble.

---

83. Alors en fait ça, la question du territoire de ma littérature, c'est la question centrale de ce travail. Celle à laquelle j'essaie de répondre depuis le début. Et je me rends compte que je ne vous ai jamais dit que c'était ça, mon objectif. Bon, on aura compris que la méthode c'est pas tellement mon truc… Je crois que je peux dire adieu à toute velléité de doctorat…

84. [>>] Concept développé par le philosophe Achille Mbembe. Pour faire simple, c'est la façon dont le pouvoir décide de qui peut vivre et qui doit mourir. Notamment dans les contextes de guerre, de colonialisme et d'oppression systémique. La nécropolitique prolonge la notion de *biopolitique*[j''] de Michel Foucault, en mettant l'accent sur la gestion de la mort plutôt que sur l'organisation de la vie.

j''. La manière dont le pouvoir moderne ne se limite plus à discipliner les individus, mais régule aussi la vie biologique des populations — santé, natalité[ゃ], mortalité — pour mieux les contrôler[ぇ].

ゃ、 Qui nous ramène des dingueries comme le « réarmement démographique » et l'objectivation du corps des femmes.

ぇ、 En fait ici, y a rien. Mais ça me faisait de la peine de laisser UN SEUL hiragana pas utilisé, alors j'ai mis le petit ぇ ici. Il est mignon, non ?

Je suis ure foulle dula roi-ne sans monarque

Je suis ure conteuræuse d'une révolution dont on ne connait pas l'issue mais qui aura besoin de joie et de force pour ne pas mourir sous les nécropolitiques[84].

Je veux raconter des histoires de rage et d'amour qui nous redonnent la joie et avec elle, notre capacité d'action.

Alors oui, appelons-la poésie[85], ma littérature brinquebalante. Appelons-les poésies mes sorts péclottants d'apprentɨ-sorciērə. Cette poésie si vaste qu'elle permet toutes les nouvelles définitions, cette poésie si vaste que je la découvre tissant des territoires entre tous les fragments de ma vie, entre toutes les dimensions que je traverse, entre tous les espaces qui me relient à vous. Que j'en découvre des traces chez tous·tes celleux qui me fascinent parce qu'ɨls ont réussi à trouver leurs propres espaces sans règles imposées et interpénétrés les uns les autres. Chez tous·tes celleux qui me nourrissent parce qu'ɨls ont réussi à me montrer qu'il y avait l'espace, partout[86], pour être nous-même, *au-delà* des codes hérités. Celleux à qui je dois tout parce qu'ɨls m'ont montré que l'écriture est un jeu entre

85. — Merde, tout ça pour ça ! Non mais merde ! Le type aurait pu écrire : « bon, ben voilà, j'écris de la poésie… » !
— Euh…
— Quoi ?
— Si on se taisait sur ce coup-là ?

Silence.

— Et puis, ɨl est pas un *type.* Alors ouais en fait, tg, laisse lə être.
— *Gasp.*

86. Ça ne veut pas dire que ces espaces sont majoritaires dans la société, qu'ils ne sont pas des endroits de précarité extrême, qu'ils sont confortables et que tout va bien pour nous hein ! Mais seulement qu'on se les crée, qu'on se retrouve, qu'on *peut,* d'une façon ou d'une autre, les faire exister sans attendre la validation des agents de contrôle de la littérature.

nous-même, le monde et celleux qui retrouvent un bout d'elleux-même dans ce qu'on peut faire. Celleux qui, sans qu'iels ne le sachent, font partie de ma communauté. Les courageuxses de leurs propres faiblesses[87] :

Yoshimasu Gōzō Stéphanie Vovor Kim de l'Horizon Paul B. Preciado bibi lacrym Malashree Suvedi Audre Lorde Maya Angelou Kae Tempest Ryōko Sekiguchi Chantal Akerman Patrick Dubost Charles Pennequin Martin Page Nick Cave Leonard Cohen Nicolas Bouvier Mishima Yukio Ursula K. Le Guin Shinzo Keigo Sei Shōnagon Rabelais Issa Li-Po Râbi'a Rumi Chris Marker[88] les rocks les punks les *camps* les *drags* les découvreureuses de nouveaux territoires tousTes dans leurs styles dans leurs genres dans leurs identités mouvantes et multiples celleux que j'oublie maintenant dans ma frénésie et que je serai si triste si dégoutéE d'avoir oubliéEs quand ces mots seront imprimés sur du papier.

J'ai longtemps aimé ce titre de Pascal Quignard : *Sur l'idée d'une communauté de solitaires* au point que je l'ai donné provisoirement à tout un tas de projets. En fait je m'étais trompéE. Ma communauté à moi c'est une galaxie de galaxies.

87. Eh oui, vous n'allez pas y échapper, je vais faire du *name's dropping* mais ça fait sens ici. J'ai longtemps dit que je voulais que mon travail soit une galaxie, je me rends compte maintenant qu'il l'est déjà et qu'il dépasse très largement mon petit moi.

88. Qui, pour moi, a été le premier.

Damn. Dire qu'à un moment de ma vie je me suis sentie seule.

Alors voilà,
Si je bosse pour la survie,
pour tout le reste :
je vis,
je danse,
je crie,
j'écris.
J'écris de la poésie.
Et j'en suis heureux·se.

89. |>>| Théorie développée par Baltazar Zin, dans son livre *De la frannance, étude de la ruine cosmique à l'échelle humaine.* « [La frannance] consiste en un mélange d'amour, de rage, de flamboiement, d'amour propre et d'amour du monde même s'il est complètement *fucked-up.* »

Avec frannance[88].

Bisou si consenti, à très vite.

fran· lœa sans roi·ne

_Bibliographie

ACHEBE, Chinua. *Things Fall Apart,* Heinemann, 1958.

AKERMAN, Chantal. *Ma mère rit,* Mercure de France, 2013.

AKUTAGAWA, Ryûnosuke. Notamment *Les grenouilles,* traduit par Catherine Ancelot et Sylvain Chupin, Cambourakis, 2024.

ANGELOU, Maya. Notamment *And still I rise,* Random House, 1978.

BABUSCIO, Jack. *Camp and the Gay Sensibility,* in "Jump Cut", 1977.

BAKER, Paul. *Camp! : The story of the attitude that conquered the world,* Footnote Presse, 2023.

BARTHES, Roland. *Roland Barthes par Roland Barthes,* Seuil, 1975.

BATTAL, Rim. *L'eau du bain,* Le Castor Astral, 2019.

Les quatrains de l'all inclusive, Le Castor Astral, 2021.

BENAMEUR, Jeanne. *Il y a un fleuve,* Bruno Doucey 2012.

BERGAMINI, Alexandre. *Vague inquiétude,* Piciquer, 2020.

bibi lacrym. *Affirmations pour le déploiement des amours propres et sale.* Auto-édité. 2023.

BOUVIER, Nicolas. Notamment *Le hibou et la baleine,* Zoé, 2013.

BUTLER, Judith. Notamment *Gender Trouble,* Routledge Kegan & Paul, 1990.

CAVE, Nick et The Bad Seeds. Notamment *Ghosteen,* Ghosteen Ltd., Bad Seed Ltd., 2019.

CAVE, Nick avec ELLIS, Warren. Notamment *Carnage,* Goliath Enterprises Limited, 2021.

CESAIRE, Aimé. *Discours sur le colonialisme* suivi de *Discours sur la négritude,* Présence Africaine, 1955.

CHENG, François. *Œil ouvert cœur battant, comment envisager et dévisager la beauté,* Desclée de Brouwer, 2016.

CHOLLET, Mona. *Sorcières, la puissance invaincue des femmes,* La Découverte, 2018.

CHOLLEY, Jean. *Un haiku satirique : le senryû,* Publication Orientaliste de France, 1990.

CIRCLUDE, Camille. *La Typographie post-binaire. Au-delà de l'écriture inclusive.* B42, 2023.

CLAUSEN, Jan (dir.). *Je transporte des explosifs on les appelle des mots. Poésie et féminisme aux Etats-Unis,* traduction collective, Cambourakis, 2019

CLEMENT, Gilles. *Manifeste du Tiers Paysage,* Editions du Commun, 2004.

COHEN, Leonard. *Book of Longing,* McClelland and Stewart, 2006.

Coll. *These fine lines. Poems of Restraint and Abandon,* Itisha Giri, 2016

COLLET, Hervé et WING FUN, Cheng. *Li-Po, l'immortel banni sur terre*

buvant seul sous la lune, Albin Michel, 2010.

Ryôkan, moine errant et poète. Albin Michel, 2012.

CORMIER, Thierry et DESCHAMPS, Youri (dir.). *Voyages en Immémoire,* dans "Eclipses n°40", 2006.

COULON, Cécile. *Les Ronces,* Le Castor Astral, 2021.

DICK, Philip K. *The Exegesis of Philip K. Dick,* Houghton Mifflin Harcourt, 2011.

DIDEROT, Denis. *Jacques le fataliste et son maître,* Buisson, n°20 rue Haute-Feuille, 1796.

DÔGEN. *Instructions au cuisinier zen,* Gallimard, 2015.

DROUAR, Juliet. *Sortir de l'hétérosexualité,* Binge, 2021.

DUBOIS, Philippe (dir.). *Théorème n°6, Recherches sur Chris Marker, Le corps de l'ombre, l'œil du monde et la distance de la parole,* Paris Sorbonne Nouvelle, 2006.

DUJARIER, Marie-Anne (dir.). *Idées reçues sur le travail,* Le Cavalier Bleu, 2025.

FERLINGHETTI, Lawrence. Notamment *Poetry as Insurgent Art,* New York: New Directions, 2007.

FRIOT, Bernard et VASSEUR, Bernard. *Le communisme qui vient,* La Dispute, 2024.

FUJIWARA NO TEIKA (dir.). *Kokin wakashû,* traduit par Micheil Vieillard-Baron, Editions Les Belles Lettres, 2022.

GARRETA, Anne F. *Sphinx,* Grasset, 1986.

GESHEY CHAPHU. *Le fou divin Drukpa Kunley, yogi tantrique tibétain,* Albin Michel 2012.

GIONO, Jean. Notamment *Que ma joie demeure,* Grasset, 1935.

GREMAUD, François et AOKI, Akiharu. *Tous ceux qui errent ne sont pas perdus,* territoires émergents, 2016.

HALBERTSAM, Jack. *Trans*, brève histoire de la variabilité des genres,* traduit par la collective dansmalangue, Libertalia, 2023.

HERRERA GOMEZ, Coral. *Révolution amoureuse, pour en finir avec le mythe de l'amour romantique,* traduit par Sophie Hofnung, Binge, 2021.

HONG, Zicheng. *Propos sur la racine des légumes,* Picquier, 2011.

ISSA. *Mon année de printemps,* traduit par Brigitte Allioux, Picquier, 2021.

JOIRET, Maud. *Marées vaches,* Le Castor Astral, 2023.

LOMBARD-JOURDAN, Anne. *Aux origines du carnaval,* Odile Jacob, 2005.

K. LE GUIN, Ursula. *The Language of the Night: Essays on Fantasy and Science Fiction,* Susan Wood, 1979.

Hainish Cycle, notamment *The Left Hand of Darkness,* Ace Books, 1969.

KAFÛ. Notamment *Interminablement la pluie,* traduit par Pierre Faure, Piciquer, 1985.

KAY, Sarah. *No Matter the Wreckage,* Write Bloody, 2014.

KIM DE L'HORIZON. *Hêtre pourpre,* traduit par Rose Labourie, Julliard, 2023.

LAMBERT, Arnaud. *Also known as Chris Marker,* Le Point du Jour, 2008.

LAO-TSEU. *Le livre de la voie et de la vertu,* Gallimard, 2015.

LE BRUN, Annie. *Ce qui n'a pas de prix. Beauté, laideur et politique,* Stock, 2018.

LE MEN, Yvon. Notamment *Un cri fendu en mille. Les continents sont des radeaux perdus, 3.,* Bruno Doucey, 2018.

LORDE, Audre. Notamment *Coal,* W. W. Norton & Company, 1976.

MAALOUF, Amin. *Les identités meurtrières,* Grasset, 1998.

MAITRE ECKHART. *Les traités et le poème,* traduits et présentés par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, Albin Michel, 1996.

MAJROUH, Sayd Bahodine. *Rire avec Dieu, aphorismes et contes soufis,* Albin Michel, 1995.

MARKER, Chris. Notamment *Sans Soleil* , Argos Film, 1983

MBEMBE, Achille. *Necropolitics,* in "Public Culture", 2003.

MENDEL, Gérard. *L'acte est une aventure,* TAP, 1998.

MISHIMA, Yukio. *Confessions d'un masque,* traduit par Dominique Palmé, Gallimard, 2019.

MIZUBAYASHI, Akira. *Petit éloge de l'errance,* Gallimard, 2014.

MURASAKI SHIKIBU. *Le dit du Genji,* traduit par René Sieffert, Verdier, 2011.

NAUDY, Hélène. *À la source de soi-même, une radicalité bienveillante,* Accarias/L'Originel, 2010.

PAGE, Martin. *Nonbinaires,* Bruno Doucey, 2024.

PAGES Miel, *La septième lèvre,* Blast, 2022.

PEREIRA Irène. *L'anarchisme dans les textes, anthologie libertaire,* Textuel, 2011.

PELLANDA, S. *Plateform Mary Jane EU46,* auto-édité, 2024.

PRECIADO, Paul B. *Un appartement sur Uranus : Chroniques de la traversée,* Grasset, 2019.

Dysphoria Mundi, Grasset, 2022.

Je suis un monstre qui vous parle : Rapport pour une académie de psychanalystes, Grasset, 2020.

RABELAIS, François. *Gargantua,* édition présentée et annotée par Mireille Huchon, Gallimard, 1982.

RICHARD, Gabrielle. *Faire famille autrement,* Binge, 2022.

SEI SHONAGON. *Notes de Chevet,* traduit et commenté par André Beaujard, Gallimard/Unesco, 2013.

SEKIGUCHI Ryōko, *Nagori, la nostalgie de la saison qui vient de nous quitter,* P.O.L, 2018

961 heures à Beyrouth, P.O.L, 2021.

SHINZO, Keigo. Notamment *Hirayasumi,* traduit par Sylvain Chollet, Le Lézard Noir, 2021 pour le premier volume.

SONTAG, Susan. *Notes on "camp",* Partisan Review, 1964.

SOSEKI. Notamment *Je suis un chat,* traduit par Jean Cholley, Gallimard. Unesco, 1978.
Et *Oreiller d'herbe ou le voyage poétique,* traduit pas Elizabeth Suetsugu, Picquier, 2015.

STETIE, Salah. *Râbi'a de feu et de larmes,* Albin Michel, 2015.

OKAKURA, Kakuzo. *Le livre du thé,* Picquier, 2006.

QUIGNARD, Pascal. *Sur l'idée d'une communauté de solitaires,* Arléa Édition, 2015.

TAGORE, Rabindranath. *La maison et le monde,* traduit par F. Roger-Cornaz, Payot, 1921.

TCHOUANG-TSEU. *Œuvres complètes,* Gallimard, 1985.

VOVOR, Stéphanie. *Frénésies,* Le Castor Astral, 2023.

VUONG, Ocean. *On Earth We're Briefly Gorgeous,* Penguin Press, 2019.

WEIL, Simone. Notamment *Réflexions sur les cause de la liberté et de l'oppression sociale,* in « Oppression et Liberté », Gallimard, 1955.

YOKOYAMA, Yûichi. *Jardin,* Editions Matière, 2009.

YOSANO, Akiko. *Cheveux emmêlés,* traduit par Claire Dodane, Les Belles Lettres, 2021.

YOSHIMASU, Gôzô. *Draps d'Ishikari,* traduit et postfacé par Makiko Andro-Ueda et Claude Mouchard, Editions Impeccables, 2013.

Ex-Voto, a thousand steps and more, traduit par Ryôko Sekiguchi, Éditions Les petits matins, 2009.

Osiris, dieu de pierre, traduit et préfacé par Makiko Ueda et Claude Mouchard, Editions Circé, 1999.

ZHOU, Yunpeng. *Vagabond de nuit,* traduit par Brigitte Guilbaud, Picquier, 2015.

Une grande partie de mes réflexions n'auraient pas vu le jour sans l'éclaircissement des vidéos de Pacôme Thiellement, disponibles sur la chaîne Youtube du média indépendant *Blast.*

Et c'est pas parce que c'est écrit petit que c'est pas important hein ! Mais bon il faut que je rentre dans mes frais moi et j'ai déjà ajouté quatre pages par rapport à mon devis alors bon[90]...

90. Bon, faut dire qu'avec toutes ces pages blanches aussi...

_*Remerciements*

Merci à Laeti Love pour la vie, pour le soutien inconditionnel, pour supporter mes états d'âme et ne jamais s'en énerver, pour me donner le courage de continuer, pour l'écriture qui lui va si bien.

Merci à Emma Schneider, meilleure relectrice du monde, pour la relecture conceptuelle.

Merci à Morgane Chêne pour les relectures croisées, les bêtises transcendantales, les corrections et les BDs laissées sur le pas de ma porte.

Merci à Leati Love et Julius Grimwald pour le travail ingrat de relecture — plus j'avance, plus je fais de fautes et même si je sais que la grammaire et l'orthographe sont des outils oppressifs, je n'ai pas encore complètement déconstruit ce rapport-là, s'il reste des fautes : tant mieux, ça prouvera qu'un texte reste intelligible comme ça.

Merci à Ryōko Sekiguchi, Fabienne Radi, Stéphanie Vovor et les mentors qui viendront peut-être après l'impression de ce texte.

Merci à Lorraine Ducommun pour le baptême.

Merci à Hausvrau pour le badge de sorcière et l'accompagnement dans ma transidentité.

Merci à bibi lacrym pour les mots, les projets, l'energie et l'utopie qu'elle met dans ma vie.

Merci à Billie pour la pause parisienne ensoleillée et toutes les années partagées avant ça.

Merci à Julie Milani pour porter haut et fort l'étendard du subtil, de la tendresse et du doux.

Merci à Sophie Bovy pour l'espoir de changer les structures familiales.

Merci à Louiza Raspé pour la tisane grecque envoyée par la poste exactement au bon moment.

Merci à Arno Renken et Stefan Humbel pour la confiance accordée et celle qu'ils m'ont donnée en mes capacités d'écriture et d'être moi-même.

Merci à Tine Melzer pour le suivi.

Merci au CRIC et à Maxime Barras pour l'impression, les conseils et l'accompagnement pour la création de ce bel objet.

Merci aux élèves du CAP pour le soutien et l'amour et le bonheur d'être embarqué·s dans le même bateau.

Merci et désolé· aux ami·es que je n'ai pas eu le temps de voir, de prendre dans mes bras, de consoler pendant l'écriture de ce mémoire.

Merci aux collègues du cinéma Rex de Fribourg qui ont pris mes *shifts* pour que je puisse terminer à l'heure et qui supportent de travailler avec une diva.

Merci à la collective *Bye Bye Binary* pour les typos non-binaires qui me permettent d'être moi-même et de représenter tous·tes les adelphes à l'écrit.

Merci à toute la commu qui me suit et qui me donne de l'amour et du courage pour continuer, qui fait que mes textes rencontrent des gens sans avoir besoin d'éditeu·rice.

Merci à toutes les sorcières de ma vie.

Merci à tous·tes celleux qui m'ont conduit·e ici sans que je ne le sache vraiment.

Merci à la nuit qui sauve toujours mes jours sans écriture.

Ce texte a été composé avec les polices et les glyphes post-binaires :

BBB Baskervvol
d'Eugénie Bidaut, Julie Colas, Camille Circlude, Louis Garrido, Enz@ Le Garrec, Ludi Loiseau, Édouard Nazé, Julie Patard, Marouchka Payen, Mathilde Quentin

et par ordre d'apparition :

PUBLIFLUOR
DU GROUPE DE RECHERCHE CRICKX

Ductus Geométrique et Ductus Mono
d'Amélie Dumont

Roberte
d'Eugénie Bidaut

Picnic
de Mariel Nils

Adelphe Fructidor
d'Eugénie Bidaut

Enozek
de Thaïs Eumy

Toutes ces polices sont disponibles sur la typothèque de la collective Bye Bye Binary. Encore un grand merci à el'eux. Faites-leurs des dons, sivouplééé !

https://typotheque.genderfluid.space

Imprimé à 42 exemplaires sur les presses du CRIC à Marly en mars 2025.

Ce mémoire a été rédigé dans le cadre du Master *Contemporary Art Practice* proposé par la Haute École d'Art de Berne (HKB) et a été suivi par Tine Melzer.

Ouf, c'est enfin fini !

Bisou si consenti.

Exemplaire /42